

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

CHARLES ET EVA.

ÉPISEDE DES HOSTILITÉS ENTRE LE CANADA ET LES COLONIES ANGLAISES
EN 1690

CHAPITRE IV.

LE LENDEMAIN DU COMBAT.

Le soleil se lève radieux à l'Orient, et jette mille rayons de lumière à travers les arbres dont les branches, chargées de neige nouvellement tombée, s'inclinent vers le sol. Le froid est devenu un peu plus intense, depuis que le souffle de la tempête s'est évanoui avec les dernières clameurs du combat de la nuit. Tout dans la nature annonce un beau jour.

A part quelques officiers, Canadiens et Hurons dorment dans le camp. La nature a repris ses droits sur ces hommes au cœur d'airain, et le sommeil a vaincu ceux que l'ennemi a trouvés inébranlables.

Le camp et ses abords présentent un spectacle navrant et rendu plus triste encore par la lumière du soleil levant. A chaque pas, des traces de sang sur la neige ; ici, des débris d'armes, là des membres humains et des morceaux de chair sanglante que l'explosion du baril de poudre a fait se séparer des corps qui les animaient quelques heures auparavant : et, au milieu de ces affreux débris, des hommes endormis, et qu'à leur pâleur on prendrait aussi pour des cadavres, si leur respiration régulière n'indiquait le sommeil.

En dehors du camp, la scène est plus repoussante encore. Les loups ont passé par là, et ont achevé l'œuvre commencée par les hommes. De tous les cadavres agniers, que les Canadiens ont jetés hors des limites du camp, il ne reste plus qu'un amas sans nom de lambeaux sanglants, d'os à demi rongés, de squelettes incomplets et dépouillés de leur chair.

Cependant, les dormeurs se réveillent et chacun s'étirant les bras et les jambes engourdis par le sommeil en plein air, se remet sur pieds. Les figures sont mornes et peu de paroles sont échangées ; car la faim, ce hideux vampire qui ronge impitoyablement sa proie et la consume peu à peu avec des tiraillements insupportables, commence à tourmenter ces hommes héroïques.

Il est affreux, il est vrai, de sentir ce feu dévorant qu'on nomme la faim. déchirer ses entrailles lorsque, privé de tout secours, on se trouve séparé de ses semblables par une distance qui ne laisse aucun espoir à en attendre. Mais quel nom donner aux tortures que doit éprouver le malheureux qui promène son indigence méprisée dans les rues d'une cité riche et populeuse. Ses haillons, qui laissent incessamment pénétrer jusqu'à ses membres grelottants, le souffle glacial d'un vent d'hiver, frôlent à chaque pas les vêtements confortables et les riches fourrures dans lesquels se drape l'insoucieuse opulence. En vain, il tend la main ; la foule indifférente passe et repasse sans le regarder. Et cet infortuné n'a pas mangé depuis la veille, depuis deux jours peut-être ! Puis, lorsqu'après une course infructueuse il regagne son logis, il trouve pour accueillir sa misère une femme, de petits êtres transis de froid dont il est le père, et qui lui demandent à grands cris du pain qu'il ne peut leur donner. A quelques pas de cette demeure, des gens *vivent*, s'amuse et sont heureux.....

La souffrance qu'éprouve l'homme dévoré silencieusement par la faim dans la solitude des forêts, c'est la rage qui s'épuise en vains efforts, et ne voit autour d'elle rien qui puisse la soulager ; la torture de celui qui se meurt d'inanition au milieu de ses semblables pouvant lui venir en aide, c'est plus que la rage, c'est le désespoir, c'est la furie de ne pouvoir atteindre des aliments qu'il voit non loin de lui ; c'est le supplice de Tantale, un avant-goût des fureurs infernales !

Après cette digression (qui peut certes avoir son utilité) reprenons notre récit.

Lorsque chacun fut debout dans le camp des alliés, on procéda au repas du matin qui était ou ne peut plus frugal. Cependant chaque soldat mangeait sa faible ration sans murmure ; car il

savait et voyait que les officiers eux-mêmes n'avaient rien de plus que lui à mettre sous la dent.

Lorsque tous eurent consommé leur maigre pitance, M. de Mantet fit rassembler les officiers, afin de prendre conseil sur les mesures à prendre pour le salut de tous.

Comme les questions qui s'y agitent, et les discussions qu'elles soulèvent pourraient ennuyer le lecteur, nous lui en ferons bientôt connaître le résultat, en le priant de vouloir bien nous suivre pour le moment à un autre endroit du camp.

Sous une espèce de hutte construite à la hâte avec des branches, un Huron, que ses insignes font reconnaître pour chef, est couché sur quelques fourrures. La neige qui est couverte de sang à ses côtés, ses mains qui tour-à-tour pressent convulsivement sa poitrine, et les plaintes que la douleur arrache de temps à autre à cette nature de bronze, montrent de suite que cet homme est blessé.

Assise à côté de lui, est une jeune fille qui prodigue les soins les plus touchants au pauvre blessé.

Les yeux de cette femme, aussi jeune que belle, ont une vague expression de peur, de répulsion que contredit pourtant l'attention toute chrétienne qu'elle a pour ce malheureux. Il est presque inutile de dire, que cet infortuné est l'Aigle-Noir, et que sa garde-malade est Eva.

La pauvre enfant avait dû faire appel à toute son énergie pour vaincre la répugnance que lui inspira le chef Huron. Mais voyant qu'il était blessé à mort, et n'avait que peu d'heures à vivre, elle s'était sentie émue de compassion, et avait passé une partie de la nuit avec lui, assistée de quelques Hurons et Canadiens.

Jusqu'au moment où nous amenons le lecteur auprès du mourant, celui-ci, bien qu'ayant toute sa connaissance, n'avait point adressé la parole à la jeune fille. Il s'était renfermé dans un mutisme absolu, paraissant aussi indifférent à ceux qui l'entouraient, qu'insensible à la mort dont l'haleine glacée faisait déjà frissonner ses membres.

Levant enfin les yeux sur Eva :

— Ma sœur, la vierge pâle est bonne, dit-il d'une voix faible l'Aigle-Noir croyait qu'elle le haïssait.

— Ma religion me défend de haïr, répondit celle-ci ; et si mon frère connaissait et pratiquait cette religion, il ne parlerait pas ainsi.

— L'Aigle-Noir a été instruit dans la *prière des robes noires*¹ ; mais il est bien méchant, et il a oublié la prière des visages pâles.

1 Nom par lequel les Sauvages désignent les prêtres. (NOTE DE L'AUTEUR.)

—Croyez-vous que cette religion soit bonne ?

—Le Grand-Esprit parle par la bouche des robes noires, et la prière qu'ils enseignent est la véritable, répondit le blessé d'une voix qui allait toujours s'affaiblissant. Mais la méchanceté du chef a été telle, que le Grand-Esprit doit être irrité contre lui, et il a peur d'en être repoussé lorsqu'il lui faudra paraître devant lui.

—Dieu ne repousse point ceux qui se repentent, et si vous lui demandez pardon de vos fautes, il vous sourira en vous voyant. Priez-le donc, chef, ce Dieu qui ne vous demande que le regret de l'avoir offensé.

Ici, le Huron, affaibli par l'effort qu'il venait de faire, resta quelques moments sans voix. Puis la dernière étincelle de sa vie se ranimant :

—Que la vierge pâle prie le Grand-Esprit pour le pauvre sauvage, dit-il

Alors Eva s'agenouilla et commença à prier. Il devait être saisissant le spectacle de cette frêle enfant de la civilisation priant à côté d'un pauvre homme des bois à l'agonie. Elle était belle ainsi cette chaste jeune fille, dont la prière ardente montait vers le ciel, portée sans doute par les anges ses frères. Tandis que ses lèvres exhalaient l'encens de la prière, son regard, où brillaient la charité, l'espérance et la foi, semblait chercher aux cieux celui qui a toujours pour agréable, la prière d'un cœur pur.

Subjugués par cette scène, les Canadiens et les Hurons, qui en étaient témoins s'agenouillèrent aussi : tous étaient émus et éprouvaient le besoin de prier.

Il faut être homme du peuple, il faut être Indien pour se laisser aller ainsi sans fausse honte à ces élans pieux. L'homme gâté par la civilisation peut prier lui aussi, mais il le fait le plus souvent avec contrainte et il semble fuir les regards de ses semblables pour parler à son Dieu. Aussi sont-elles différemment accueillies les prières du pauvre chasseur et de l'enfant de la nature, qui s'agenouillent sur la neige froide, et sous les arbres d'une forêt vierge, et celle de l'homme du monde qui prie avec distraction sous les voûtes dorées du temple !

Cependant cette étincelle de vie qui s'était ranimée pour quelques instants chez l'Aigle-Noir, s'éteignit rapidement.

Il fit signe à Eva de se rapprocher et lui dit :

—Ma sœur me pardonne-t-elle tout le mal que j'aurais voulu.....

Et sa voix n'était plus qu'un souffle.

—Que Dieu vous pardonne comme je l'ai fait, dit-elle et vous le verrez bientôt.

Puis, comme si l'Indien n'eut attendu que le pardon de cet ange de candeur, il leva une dernière fois les yeux sur elle et les ferma pour toujours.....

Le conseil convoqué par M. de Mantet s'était terminé après que les résolutions suivantes eurent été adoptées.

MM. de Mantet et de Sainte-Hélène devaient prendre le devant avec le plus grand nombre des hommes valides de la troupe. Charles Dupuis avait à commander le second détachement, composé des blessés et de quelques autres hommes, pour protéger les invalides s'ils venaient à être attaqués.

Le premier détachement devait partir d'abord, et, comme il était probable qu'il atteindrait Montréal avant l'autre, M. de Mantet engageait sa parole d'envoyer des secours à ceux qui restaient en arrière.

Comme les vivres manquaient, on espérait, en se séparant ainsi, s'en procurer plus facilement. On rencontrerait bien, de part et d'autre, quelques pièces de gibier qui suffiraient à calmer les premiers besoins de la faim.

Quand M. de Mantet eut fait connaître ces résolutions aux alliés, il y eut bien quelques murmures de la part de ceux qui devaient rester en arrière. Mais l'observation leur ayant été faite que s'ils faisaient tous route ensemble, les blessés retarderaient la marche des autres et qu'on mettrait un temps considérable à atteindre Montréal ; tandis que si les hommes les plus forts devançaient les autres, ils arriveraient à la ville en moins de temps et enverraient des gens avec des provisions au devant des retardataires, chacun finit par se conformer à la volonté de M. de Mantet et, celui-ci profitant des bonnes dispositions de tous, ordonna à ceux qui devaient le suivre d'avoir à se préparer à partir dans une heure.

Lorsque le moment de la séparation fut arrivé, on échangea de chaleureuses poignées de main des deux côtés. Plusieurs de ceux qui restaient pressaient que c'était pour la dernière fois qu'ils pressaient la main des amis qui les laissaient ; et, ils les suivirent du regard jusqu'à ce que le dernier d'entre eux eût disparu derrière les arbres de la forêt.

Nous laisserons M. de Mantet et sa troupe pour nous occuper de celle à la tête de laquelle se trouve Charles Dupuis, le héros de ce récit.

Comme plusieurs des blessés avaient besoin d'un repos immédiat, et que quelques-uns même n'avaient que peu d'heures à vivre, le départ du second détachement fut remis au jour suivant.

Deux Canadiens et un Huron blessés moururent dans la journée. Quand la nuit fut venue, on inhuma l'Aigle-Noir et les trois autres morts.

Il n'était guère attrayant pour les pauvres invalides d'assister à ces lugubres funérailles accomplies à la pâle clarté de la lune, qui se faisait jour à travers les branches des arbres. Comme on n'échangeait pas un seul mot, celui qui, placé à quelque distance, aurait entrevu tout-à-coup cette scène nocturne, aurait cru avoir devant les yeux une légion d'esprits des ténèbres occupés à quelque machination infernale.

Eva, qui était restée avec le détachement de Charles, contemplait ce tableau d'un air empreint d'une profonde tristesse. Charles respectant son silence, était adossé à un arbre ; les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur la jeune fille ; il avait l'air bien attristé lui aussi. A quoi songeait-il ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne fut tiré de sa rêverie que lorsque la triste cérémonie terminée, on vint lui demander quelles devaient être les sentinelles pour la nuit.

Ayant alors donné ses ordres à ce sujet, et vu qu'Eva se retirait sous une hutte préparée pour elle, il jeta quelques brassées de bois dans un feu allumé à une dizaine de pieds du nid de colombe de la jeune fille, se roula dans une peau de bison et se coucha non loin du brasier. Longtemps il regarda la flamme consumer le bois ; longtemps il suivit des yeux les parcelles lumineuses qui s'en échappaient pour aller s'éteindre dans l'air. Bientôt, le pétilllement du feu et les brillantes étincelles (images du bonheur qui passe aussi vite qu'elles) tout se confondit pour lui ; et il tomba insensiblement en cet état qui fait oublier au malheureux ses peines et à l'heureux son bonheur.

CHAPITRE V.

LA FAIM.

Nous prions le lecteur de vouloir bien supposer qu'il s'est écoulé huit jours depuis l'accomplissement des événements du dernier chapitre

Voyez-vous là-bas, quelques milles à l'ouest du lieu où est maintenant Plattsburgh, cette fumée qui monte en spirales bleuâtres et va s'évanouir dans l'air au-dessus des géants de la forêt. Si vous vous sentez quelqu'envie de savoir d'où elle provient, suivez-moi.

Oh ! n'ayez point peur : il n'y a point d'ennemis cachés derrière ces pins énormes qui semblent entre eux rivaliser en hauteur. Aucun œil indien ne nous épie et nul trait empoisonné n'arrêtera notre paisible exploration.

D'abord, cette fumée, qui indique nécessairement un feu, ne doit pas provenir d'un campement de sauvages. Car le Sauvage est trop rusé pour trahir ainsi sa présence par une aussi belle après-midi. Mais à propos, j'ai oublié de vous dire encore, cher lecteur, qu'il fait une belle journée et que le soleil est assez conciliant, eu égard à la saison. Donc, puisque ce n'est point un campement indien, approchons sans crainte.

Regardez : autour d'un grand feu sont couchés trente à quarante hommes que l'on prendrait pour des cadavres tant ils sont pâles, décharnés et paraissent insensibles à tout, s'ils ne laissaient échapper de temps à autre quelques gémissements. C'est à peine si quelque'un d'entre eux élève de temps en temps la tête, pour la laisser retomber sans force ensuite sur la neige durcie à la suite de la pluie de la veille et de la gelée de la nuit.

A quelques pas de ce groupe de spectres vivants, deux personnes éveillent tout aussitôt notre attention. La première, une jeune fille, est à demi couchée sur la neige, tandis que, la main dans celle d'un jeune homme assis à ses côtés, elle appuie sur l'épaule de ce dernier sa tête défaillante.

Une pâleur extrême décolore ce visage de dix-huit ans ; ses lèvres livides et entrouvertes laissent voir une double rangée de perles que serre la souffrance. Ses yeux bleus à peine animés d'une étincelle de vie s'ouvrent à demi sous un front aussi poli mais de même couleur que l'ivoire. Ses cheveux tombent en désordre sur ses épaules et glissent jusque sur la neige où se confondent leurs boucles soyeuses. On la croirait morte si l'on n'entendait l'haleine embarrassée qui sort péniblement de sa poitrine, et soulève son sein à intervalles inégaux.

Le jeune homme sur l'épaule duquel repose la tête inerte de la jeune personne est aussi insensible que sa compagne de souffrance. Sa tête renversée en arrière s'appuie sur son bras gauche arrêté sur le tronc d'un arbre renversé. Ses joues sont livides, décharnées, et, ses yeux noirs, qui doivent lancer des éclairs lorsqu'ils sont animés par une émotion forte, ont maintenant quelque chose de hagard qui fait peur à voir.

Quelles vapeurs pestilentielles, quel souffle de mort ont donc passé au dessus de ces êtres humains ? C'est la faim qui cause toutes ces souffrances, cet anéantissement presque entier des forces physiques et morales ; la faim, cet hôte terrible, ce spectre hideux

qu'il est pourtant moins surprenant de rencontrer dans la solitude des forêts que dans nos villes où s'agite en tous sens une population nombreuse.

Il y a quatre jours qu'aucun d'entre eux n'a rien mangé. Mais, je me trompe en disant "aucun"; car la jeune fille, dont nous venons d'essayer à peindre l'état désespéré avait eu le dernier morceau que les infortunés possédaient et avait souffert une journée de moins que les pauvres gens qui s'en étaient privés volontiers pour elle.

Il nous faut faire quelques pas en arrière pour mieux faire comprendre la cause de l'abatement des Canadiens, de Charles et d'Eva, que l'auteur doit reconnaître.

On sait que lorsque les deux détachements (celui de M. de Mantet et celui de Charles) s'étaient séparés, le manque de vivre s'était déjà fait sentir. Aussi après quatre jours de marche, Charles et ses compagnons s'étaient-ils trouvés sans provisions. Pour surcroît de malheur, eux que leurs blessures ou la fatigue n'empêchaient point de chasser, eurent beau faire une battue dans les bois, il n'y eut pas une seule pièce de gibier à trouver. Le passage du détachement de M. de Mantet, avait sans doute effrayé les bêtes fauves dont on ne voyait plus que les pistes, qui se perdaient dans les dédales de la forêt.

Le premier jour où les vivres avaient complètement fait défaut, on avait marché, la tête basse, il est vrai, mais sans rien dire. Le second jour, on avait continué; mais une hésitation manifeste perçait dans tous les mouvements de chacun. Le matin de la troisième journée (trois blessés étaient mort dans la nuit de fatigue et de faim) on s'était remis en marche, mais en murmurant. Puis, dans l'après-midi, le mécontentement était devenu de plus en plus évident et les plaintes de plus en plus ouvertes; et, pour mettre le comble à la misère et aux souffrances de ces pauvres gens, il faisait une pluie battante qui les trempait jusqu'aux os. Enfin, les hommes s'étaient arrêtés, déclarant qu'ils n'iraient pas plus loin et qu'autant valait mourir où ils étaient, qu'à quelques pas en avant. La discipline, si sévère qu'elle soit, doit plier et reculer devant un ennemi comme la faim. Force fut donc à Charles Dupuis d'acquiescer au désir ou plutôt à la volonté de ses gens.

Quatre d'entre eux battirent les bois et revinrent les mains vides, comme la nuit étendait son voile sur toutes ces souffrances. Il est impossible de décrire le désappointement, le désespoir de tous, lorsqu'on vit les quatre chasseurs rentrer au camp la consternation sur la figure, jeter à terre leurs armes devenues inutiles et se coucher à côté sans rien dire.

Il fallait pourtant faire du feu pour la nuit, mais personne ne paraissait s'en occuper, Charles était à bout de forces comme les autres; mais la responsabilité du commandement lui donnant plus d'énergie, il s'en fut trouver l'un des plus robustes qui était couché sur la neige, en lui demandant de l'aider à ramasser du bois pour la nuit. Ce dernier se leva sur son séant et le regardant d'un œil vitreux :

— Monsieur Dupuis, lui dit-il, laissez-moi donc mourir tranquille ?

— Vous souffrez, mon ami ?

— Ça n'est pas difficile à voir !

— Et moi, reprit Charles d'une voix plutôt triste que sévère, pensez-vous que je n'éprouve rien et que la faim n'a aucune prise sur moi..... ?

Celui auquel il s'adressait ne répondit rien, mais se levant comme une automate, il suivit machinalement son officier. Et tous deux, après bien des fatigues, sans prononcer un seul mot, firent la provision de bois et allumèrent le feu pour la nuit, ce qui apporta quelque soulagement aux pauvres malheureux dont déjà les habits commençaient à se geler sur eux ; car la pluie avait cessé et le froid prenait sa place.

Quelle triste nuit !

Le lendemain, Charles était debout avec l'aurore. Le jeune homme avait une énergie incroyable, prit un fusil, alla chasser et revint deux heures après..... les mains vides.

Il ne pensa pas même à donner l'ordre de se remettre en marche : cela aurait été de la folie. Sans se débarrasser de ses raquettes (circonstance que je prie le lecteur de vouloir bien remarquer et dont l'utilité aura plus tard son explication) il s'assit auprès d'Eva, dont les regards égarés suivaient tous ses mouvements. Elle était digne de l'amour de Charles, digne de lui en tous points ; elle souffrait, mais, sans se plaindre.

Le jeune homme eut froid au cœur, en la voyant si belle, si jeune, si souffrante et si résignée. Il se reprocha amèrement, il s'accusa, sans penser aux raisons qui l'en avaient forcé, de l'avoir amenée. Et des larmes commencèrent à sillonner ses joues amaigries. Cette nature d'acier, sur laquelle la souffrance personnelle ne pouvait rien, se fondait devant celle des autres.

Saisissant alors la main de la jeune personne.

— Me pardonnez-vous, Eva ? lui dit-il.

— Je vous aime, répondit celle-ci qui pressa la main de Charles avec force.

Puis, comme si cet aveu suprême eût ôté à la pauvre enfant le

peu de forces qui lui restait, sa tête s'inclina sur l'épaule de Charles. Celui-ci de son côté, épuisé par la marche qu'il venait de faire se sentit aussi défaillir, et tous deux s'évanouirent dans la position où nous les avons trouvés au commencement de ce chapitre.

Vers trois heures de l'après-midi, Charles se réveilla, ou pour mieux dire, revint de ce long évanouissement. Ses idées, d'abord confuses, ne s'éclaircirent que trop vite, et, la terrible, la poignante réalité ne tarda pas à lui apparaître dans toute son horreur.

Tous les Canadiens étaient couchés ; il ne s'échappait plus qu'une fumée légère des feux qui allaient s'éteignant faute d'aliments, comme les infortunés qui les entouraient ; la mort planait déjà au-dessus du camp et s'apprêtait à compter ses victimes.

Charles sentit un frisson étrange passer par tous ses membres ; la fièvre l'agitait. Il crut que sa tête se fendait ; les objets prenaient une teinte bizarre à ses yeux, c'était le délire qui commençait.

Déposant alors le plus chaste des baisers sur le front glacé d'Eva, il la laissa doucement glisser sur la neige, se leva d'un bond, saisit un fusil sans savoir ce qu'il faisait et s'élança au plus épais du bois : " Du moins, je ne la verrai pas mourir."

Ceux de ses compagnons qui avaient encore conscience de ce qui se passait, levèrent un peu la tête, le virent disparaître avec indifférence, puis se recouchèrent de même. Et tout retomba dans le silence.

CHAPITRE VI.

OU LA FAIM ENGENDRE LA COURSE ET LA COURSE DEUX RENCONTRES.

Comme le lecteur se sent peut-être quelque disposition à connaître immédiatement ce que devient Charles dont la fièvre menace de tourner en démence, suivons-le.

Une activité fébrile l'anime, et il marche ou plutôt il court avec une ardeur dont on ne croirait pas capable un homme qui a passé quatre jours sans manger. Mais il se heurte à chaque instant contre les arbres, se déchire sur les branches les plus basses dont quelques unes le frappent dans la figure, et tout cela sans plus s'en occuper qu'une statue que l'on battrait de verges.

Cependant, une forte branche qui est à la hauteur de son visage l'oblige à s'arrêter, puis à lever la tête pour changer sa course. Mais le voilà immobile, ses yeux se raniment et brillent d'un nouvel éclat.

Il est là, un pied en avant, le corps incliné, l'œil anxieux, d'oreille au guet. Qu'a-t-il donc ?

Eh ! bien, devant lui, à trente ou quarante pas, entre deux pins énormes, la tête élevée au-dessus de quelques broussailles dont les branches chargées de verglas brillent au soleil comme des diamants, est un jeune orignal qui semble regarder ces cristaux de glace avec une curiosité toute féminine.

Soit dit en passant, il n'y a rien de plus curieux qu'un orignal.

Charles reste quelques secondes sans mouvements, ne paraissant pas comprendre qu'à la portée de son arme il a la vie d'Éva et de ses compagnons. Mais Dieu lui envoie un moment lucide, et, épaulant son fusil avec la rapidité de l'éclair, le chasseur fait feu sur l'animal qui bondit de surprise et de douleur en s'élançant au plus épais du bois.

Touché ! s'écrie Charles qui voit en poursuivant l'orignal une longue trainée de sang sur la neige. Quoique blessé, le pauvre animal court à quelques trente pas de lui et assez vite pour fatiguer un homme frais et dispos. Que va donc faire le chasseur affaibli qui se lance à sa poursuite ? Il s'est ranimé ; la fièvre, la joie, le délire, la vue de la proie qui va peut-être lui échapper et qui bondit en avant de lui, centuplent ses forces. Ce n'est plus un homme, c'est une furie. Il a jeté à terre son fusil déchargé, et, les cheveux au vent, brandissant son couteau de chasse, il poursuit sa victime. Mais l'orignal s'enfuit toujours et conserve la même distance entre lui et le poursuivant ; il ne peut aller bien loin cependant. Car outre sa blessure qui lui fait perdre sa vigueur avec le sang, la mince couche de verglas qui enfonce sous chacun de ses bords lui déchire les pattes ; tandis que Charles qui, si l'on veut bien se le rappeler, n'a point quitté ses raquettes de la journée court encore assez facilement ; l'animal perd du terrain et l'homme en gagne. Mais tous deux perdent aussi leurs forces. Le jeune homme ne peut aller loin maintenant ; le sang lui bourdonne dans les oreilles, sa vue s'obscurcit, le délire le reprend. Qu'il trébuche et qu'il tombe et tout est fini !

Telle est son excitation, toutes les facultés de son être sont tellement concentrées sur un seul objet, sa proie, qu'il n'entend pas une détonation non loin de lui et une voix des plus mâles qui lui crie : " Mais, mille tonnerres, arrêtez donc, Monsieur Charles." Non, il n'entend rien, mais, il voit l'orignal s'abattre lourdement sur la neige. En trois sauts il rejoint l'animal qui se débat contre la mort, lui enfonce dans le flanc son couteau de chasse jusqu'au manche et s'affaisse sur ce corps tout palpitant.....

.....

Cependant l'individu, qui vient d'apostropher Charles et de tirer

le coup de feu que ce dernier n'a pas entendu, arrive en courant sur les lieux.

— Diable ! diable, s'écrie-t-il en voyant le jeune homme qui, les lèvres collées sur l'une des blessures faites à l'original, suce avidement le sang qui s'en échappe, il paraît que les vivres sont rares par ici et que la faim n'est pas loin. Monsieur Charles, regardez-moi donc un peu ; il me semble que j'en vauds bien la peine, car il y a déjà quelque temps que vous ne m'avez pas vu. Mais, mille tonnerres, c'est moi, c'est votre vieux Thomas, Monsieur Charles !

A ce nom de "Thomas," Charles lève un peu la tête et contemple le nouveau venu d'un air à la fois surpris, incrédule et hébété.

— Mais qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, mon jeune maître ? On dirait que vous me prenez pour un revenant ! Allons, n'ayez pas peur, c'est bien moi, Thomas Fournier en chair et en os. Il est vrai que guères ne s'en est manqué qu'il en fut autrement ; mais peu importe pour le quart-d'heure.

Charles, ravivé par les quelques gorgées de sang chaud qu'il vient d'avalier, peut enfin se relever, et ses idées reprenant peu-à-peu leur cours ordinaire, il s'écrie :

— Mais est-ce bien toi, Thomas ? D'où viens-tu ?

— On vous contera ça plus tard, car c'est un peu long. Mais vous, comment vous trouvez-vous ici, et en cet état ? Que sont devenus les autres ?

Alors, Charles lui expose en peu de mots comment la troupe s'est séparée en deux détachements et en quelle situation désespérée, il a laissé ses compagnons de misère.

— Dans ce cas là, dépêchons-nous, lui dit Thomas, *débitons* l'original, emportons avec nous, autant de viande que nous pourrions et allons rejoindre au plus vite, les amis qui se meurent de faim, comme des poissons à sec sur le rivage."

Ce qui fut dit fut fait, et il ne resta bientôt plus de l'animal que le squelette et les entrailles. Otant alors son par-dessus, Thomas le convertit en une espèce de sac qu'il remplit de venaison et chargea sur ses épaules. Charles l'imita et tous deux reprirent à la hâte le chemin du camp. Ils n'avaient qu'à suivre les pistes que Charles avait laissées sur la neige, en poursuivant sa proie, ce qui lui fit cependant faire beaucoup de détours inutiles. Thomas Fournier précédait son maître qui déchirait à belles dents un morceau de chair crue, et savourait avec délices ce repas sanglant.

Quand ils arrivèrent au camp, tout y était dans le même état que lorsque Charles s'en était éloigné, poussé sans doute par la

Providence qui avait décidé, que le dernier jour de tous ces braves n'était pas encore arrivé.

Lorsque ceux auxquels il restait encore quelque connaissance aperçurent les deux arrivants, le premier ployant sous le poids de son fardeau et le second achevant de dévorer un reste de chair sanglante, ils les prirent sans doute pour deux fantômes, et crurent être le jouet d'une nouvelle hallucination. C'était pour eux une des cents illusions, un des mille rêves qui avaient troublé leur cerveau malade, depuis qu'ils étaient en proie à cet engourdissement général qui accompagne ordinairement l'inanition.

En effet, rien de plus extraordinaire, de plus bizarre, de plus fantastique, que les visions sans nombre qui assiègent l'homme ainsi tourmenté par la misère et par la faim, portées à leur plus haut degré. * Je connais moi-même un pauvre diable qui, surpris par un fort mauvais temps, s'égara pendant l'hiver dans les bois situés au sud du village de Montmagny. Après avoir marché à l'aventure toute une nuit et la moitié du jour suivant, changeant sans cesse de directions, décrivant mille circuits, il tomba enfin épuisé de fatigue et de faim, croyant bien que son heure était arrivé et que son *biscuit* était fait." Alors vint pour lui cet état de torpeur physique et morale que nous nous sommes efforcés de décrire plus haut. Tout ce que l'imagination peut se figurer de beau et d'effroyant, de sublime et de terrible, tout ce que le ciel, la terre et l'enfer peuvent produire de merveilles, de délices et d'horreur, passa devant ses yeux "bien ouverts" comme la suite non interrompue des images d'une lanterne magique. Il vit des anges, des hommes de toutes figures, des animaux de toute espèce, les mets les plus succulents et les vins les plus recherchés. Le malheureux passa ainsi une partie de la journée à demi enseveli sous la neige, et fut ramassé vers le soir par des bucherons qui revenaient du bois sur leurs traîneaux ; il avait les deux pieds et une main gelés. Savez-vous à quelle distance des habitations sa course l'avait amené ? à un mille au plus ! Et le pauvre homme s'en croyait à plusieurs lieues !

Mais, revenons à notre sujet.

Quand Thomas vit les Canadiens en cet état, il se sentit d'abord ému jusqu'au fin fond de l'âme ; puis, son esprit joyeux et caustique reprenant le dessus :

—Allons ! camarades, s'écria-t-il, en jetant son fardeau sur la neige, qu'on se frotte les yeux et qu'on s'affile les dents, voici papa Thomas qui vous apporte de quoi faire du bouillon et des *grillades*. Ah ! mais, si vous faites les dédaigneux, c'est différent ;

on va aller restituer cette viande fraîche à son ancien possesseur que l'on soufflera ensuite pour le ressusciter.

Aces mots Thomas, tous de se remettre sur pieds en poussant des cris qui n'ont rien d'humain, et, de se précipiter pêle-mêle vers le bien-heureux par-dessus que Thomas avait converti en sac.

— Ah ! mais, doucement à présent, mes gars, s'écrie le vieux guide en bousculant les plus enragés qui veulent lui arracher la venaison des mains. C'est ça, faites-vous maintenant comme les sangsues que le *sérugien* (chirurgien) major mit un jour sur le ventre à mon pauvre cousin Fournier à bord du.....

Il fut ioi interrompu par les cris frénétiques des affamés qui voulaient de la nourriture à tout prix.

Après bien des efforts, bien des cris et bon nombre de vigoureuses taloches distribuées à droite et à gauche, il parvint à faire entendre raison à ces pauvres gens, qui ressemblaient aux spectres des contes d'Hoffman. Il donna prudemment à chacun de légères portions de viandes qui furent en un moment dévorées toutes crues.

Les premiers besoins ainsi calmés, on alluma les feux pour procéder à un repas plus humain.

Pendant ce temps-là, Charles était occupé à ranimer Eva toujours évanouie. Il parvint à lui faire avaler, mais avec prudence et lentement, quelques bouchées d'un morceau de venaison qu'il avait précipitamment fait cuire à la broche. Alors le sang commençait à circuler plus librement dans les veines de la jeune fille ; elle put bientôt se mouvoir, parler, et remercier son sauveur. Elle était hors de danger.

Une heure plus tard, la nuit commençait à tomber, on pouvait voir les Canadiens joyeux entourer les feux, à la flamme desquels cuisait le repas du soir.

Lorsque les appétits furent satisfaits, et qu'on eût amassé la provision de bois pour la nuit, on forma cercle autour de Thomas Fournier que l'on pria de raconter ses aventures.

Ce dernier, qui aimait assez à parler, on l'a vu, ne se fit pas longtemps prier ; et bourrant de tabac son brûle-gueule, il mit le feu au contenu, croisa sa jambe droite sur sa gauche, lança en l'air quelques bonffées de fumée et narra ce qui va faire le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

A BON CHAT BON RAT.

Le lecteur connaissant déjà les particularités de la capture de Thomas Fournier, inutiles de les lui faire raconter ici ; mais écoutons-le continuer son récit et nous dire ce qui advint après qu'il eût été saisi par les Agniers.

— Il est bon de vous dire en passant, mes gars, poursuivit le narrateur, qu'il n'est pas agréable pour un homme de se sentir empoigné tout d'un-coup par bras et jambes, presque comme un veau que l'on mène à la boucherie (sur le respect que je vous dois), et emporté ainsi au pas de charge par des démons du genre de de ceux qui me voituraient de la sorte. Dire toutes les contorsions, tous les efforts que je fis, toutes les injures et les jurons que je leur jetai en pleine face pour me faire lâcher, impossible. Les diables n'en serraient que plus fort, et, je vous assure qu'ils en ont une *poignée*, ces b.....là. Je sentais leur griffes me rentrer dans la viande jusqu'au os ; ça m'allait jusqu'au cœur. Toujours est-il que je me décidai à faire le mouton pendant quelque temps. Remarquez bien qu'on avançait toujours, et, ma foi, ça filait. Tout-à-coup je jouai des bras et des jambes, comme un diable dans l'eau bénite et j'envoyai tomber les deux escogriffes qui s'étaient chargés de mes jambes, le nez dans la neige à quelques pieds de moi. Mais avant que j'eusse fait aucun mouvement pour me sauver, l'un de ceux qui me tenaient les bras me gratifia d'un certain coup de tête de hache sur la boule. Bon ! me voilà les yeux à l'envers et sans connaissance pour le quart-d'heure. Il y avait bien de quoi, allez : regardez plutôt.

Ici, Thomas ôta son bonnet de peau de renard, et montra à ses auditeurs une éminence, grosse comme la moitié du poing, qui embellissait son crâne chevelu. Cette bosse était entrouverte par le milieu où le sang était coagulé.

— Une chance que vous avez le coco dur, père Thomas, remarqua un jeune soldat sans quoi il y en avait assez pour vous envoyer *ad patres*.

— Tiens ! beau bec, voilà que tu fais le farceur, dit Thomas en se tournant vers ce dernier. Je t'assure que si tu avais reçu cette douceur sur le caisson, tu en aurais dix fois plus qu'il ne t'en faudrait pour virer l'œil. Mais suffit, assez causé.

Combien fus-je ainsi de temps sans connaissance, connais pas. Seulement, quand je pus ouvrir les yeux, il faisait petit jour, les Agniers s'étaient ralliés et arrêtés au milieu du bois et se reposaient un peu du fameux trot qu'ils venaient de faire. Je vis alors à côté de moi et garotté ainsi que j'étais, ce pauvre petit Pierre Mathurin qu'ils avaient aussi pris. Apparemment que les blessures dont il était criblé l'avaient fait évanouir car il ne répondit pas aux paroles que je lui adressai. Pour moi, la caboche me faisait un mal d'enfer : ça me cognait en dedans, toc, toc, ça me faisait si mal, si mal, que je tombai de nouveau en faiblesse, et bonjour la compagnie.

Quand je me réveillai, c'était le soir ; les quatre-vingt et quelques Agniers qui nous amenaient prisonniers venaient de camper et d'allumer les feux du soir. Pierre Mathurin et moi étions attachés à deux arbres, à sept ou huit pieds l'un de l'autre. Le pauvre Pierre (que Dieu ait pitié de son âme).....

— Quoi ! il est mort, interrompit l'un des auditeurs.

— Hélas ! oui, continua Thomas d'un air plus triste. Mais, je poursuis. Je disais donc que le pauvre Pierre était bien affaibli par le sang qu'il avait perdu et les douleurs qu'il éprouvait. J'allais lui parler quand l'un des Agniers vint nous apporter à chacun un morceau d'original pour notre souper. Je voyais bien que nos ennemis voulaient bien nous nourrir afin de nous maltraiter plus ensuite. J'avais les pieds et les jambes libres, n'étant lié à l'arbre que par les bras et le milieu du corps ; aussi quand l'Indien fut à portée, je lui lançai dans le ventre le coup de pied le mieux soigné du monde ; mon homme alla donner de la tête contre un arbre. Quand il se releva, il se tenait d'une main le crâne et de l'autre la bedaine où il paraissait avoir une fameuse colique ; ce qui fit rire aux éclats Messieurs ses confrères. Me montrant alors le poing et grimaçant comme tous les diables, il alla s'asseoir contre les autres.

Il était bien facile de deviner qu'ils machinaient contre nous quelque plan infernal ; car ils caquetaient comme des commères en nous regardant

Je demandai alors au pauvre Pierre s'il souffrait beaucoup. Il me répondit qu'il souffrait affreusement et qu'il sentait bien qu'il n'en avait pas pour longtemps.

J'enviai sort en pensant qu'il mourrait encore assez tranquillement, parce que les Agniers n'auraient pas de temps de le faire souffrir, tandis que moi.....

J'en étais à me dire ça, quand je vis tous nos ennemis se lever à la fois et se diriger vers nous. Là, ils se consultèrent encore

quelque temps et nous regardèrent avec attention ; puis, ils allèrent faire un demi-cercle à trente pieds devant nous. Alors, les uns après les autres, ils venaient se mettre en face de nous, à vingt pieds environ et nous lançaient leurs tomahawks aussi près du corps qu'ils pouvaient. Plus la hache s'enfonçait dans l'arbre, près de notre corps, et, plus ces démons incarnés riaient, sautaient et applaudissaient. Puis, ils venaient arracher de l'arbre leurs tomahawks et nous donnaient qui, un coup de poing, qui, un coup de pied.

Je vous avoue franchement que je me sentis plus d'une fois la chair de poule en voyant briller le fer de la hache, qui passait comme une flamme devant mes yeux, et s'enfonçait dans l'arbre en sifflant à quelques lignes de mes oreilles.

Malgré tout, je faisais bonne contenance, me contentant de leur faire par fois des yeux, mais des yeux !..... puis de leur dire les plus vilaines choses qui me passaient par la tête.

Quand le dernier m'eut jeté sa hache qui passa si près de ma tête, que je sentis le fer me brûler l'oreille (ce qui était le meilleur coup de la soirée à en juger par leurs contorsions et leurs hurlements), ils vinrent nous regarder encore de près, se consultèrent une minute, puis tournèrent toute leur rage contre Pierre Mathurin. Apparemment qu'ils me trouvaient plus fort que lui et qu'ils me gardaient pour plus tard.

Après l'avoir abimé de coups et lui avoir arraché ses habits de dessus le corps, ils se mirent à lui déchirer la chair par lambeaux. Les uns lui coupaient les doigts avec leurs dents, d'autres faisaient rougir leur tomakawk au feu et le lui appliquaient sur l'estomac. J'entendais griller sa chair sous leurs haches rougies. J'écumais de rage, je grinçais des dents, je me débattais de toutes mes forces pour aller défendre Pierre ou me faire tuer avec lui ; j'étais trop bien amarré pour en venir about.

Mais, la chose la plus abominable, la plus exécration de toutes, ce fut quand l'un de ces bourreaux lui enfonça ses doigts dans les yeux qui lui sortirent de tête et lui descendirent sur les joues ! Je lançai les plus terribles malédictions contre ces bêtes féroces, et je fermai les yeux ; je ne voulais plus voir ! Pas un cri, pas une plainte du brave Mathurin. Il priaït avec ferveur. Lorsqu'il eut les deux yeux crevés, il me cria d'une voix déchirante : " Prends soin de ma pauvre vieille mère si tu en reviens, Thomas. — Je te le jure, que je lui dis. — Adieu, je meurs content, acheva-t-il.

Ce fut ses dernières paroles, car j'entendis le bruit d'un casse-tête qui lui broyait le crâne. Un rire infernal s'échappa de ces bouches maudites et quand je rouvris les yeux, tous se jetèrent avec

furie sur le corps du malheureux Pierre dont ils ne resta bientôt plus que les os."

Ici de grosses larmes coulèrent sur les joues hâlées du conteur. Plusieurs des auditeurs ne purent s'empêcher d'en faire autant. Eva surtout, cette sensible enfant, pleurait à chaudes larmes. Après quelques instants de silence, Thomas reprit :

"Inutile de vous parler au long de ce qui se passa les deux jours suivants. Je remarquai que les Indiens se dirigeaient vers le Nord-Ouest et regagnaient sans doute leur pays. A part quelques coups que l'on me donnait de temps en temps pour me faire marcher plus vite, je ne fus pas trop maltraité. Mais, voyez-vous, c'est qu'on me réservait pour m'expédier ensuite plus en grand à la fin du voyage. Jolie consolation pour le bonhomme Fournier ! Enfin, le soir de la troisième journée, les sauvages campèrent, comme de coutume, et m'attachèrent à un arbre, les mains derrière le dos avec des liens d'écorce de cèdre. Je ne sais pas s'il le fit par négligence, mais celui qui m'attacha ce soir là serra les liens moins qu'à l'ordinaire ; et je sentis que je pouvais remuer un peu les mains à droite et à gauche.

Pendant que les monstres étaient à hurler, à se faire des grimaces, à sauter comme des enragés, je parvins à tourner le dedans de la main en dehors, et à saisir les liens qui m'entouraient ; puis, je leur donnai un coup sec pour les casser. Mais, je t'en fiche, ils étaient trop forts pour céder ainsi, et, j'étais dans une position un peu gênante pour les forcer à mon goût.

Alors il me vint une idée par la tête ; (elle était encore bonne ma boîte à cervelle malgré sa bosse surnaturelle) c'était de frotter mes liens contre la rude écorce de l'arbre et de leur ôter de la force en les usant petit à petit.

Aussitôt dit, aussitôt fait, à l'ouvrage, mon vieux ! Je me *patine* si bien que lorsque Messieurs les Agniers vont se coucher, je sens que mes liens sont sciés de moitié en épaisseur. Celui qui était chargé de me garder vint m'examiner sous le nez avant de se coucher à mes pieds. Comme je faisais semblant de dormir, il ne fit pas beaucoup d'attention pour voir si j'étais bien attaché. Alors, il se coucha comme les autres et ronfla bientôt comme un chien qui a bien soupé. Je pris bien garde de ne pas troubler ce lourd sommeil : mais je continuai de frotter mes liens contre l'arbre avec précaution. Vous dire si je fus content quand, une demi-heure après je les sentis se casser après un petit coup que je leur donnai pour voir s'ils étaient encore solides. Pour comprendre ça, mes gars, il faut y avoir été comme moi. Mais suffit !

Il était à peu près onze heures : la nuit était noire comme dans un four, il ventait très fort et il neigeait beaucoup.

J'écoute, voir si tout le monde dort, puis je me baisse tout doucement vers mon gardien. Je le vois qui remue, mais avant qu'il jette un cri, je lui saute dessus et je l'empoigne à la gorge, puis, tirant son couteau de sa ceinture, je lui fais deux ou trois bonnes saignées qui lui vont jusqu'au cœur, car il ouvre deux fois de grands yeux puis les referme tout de suite pour la dernière fois. C'était celui qui avait crevé les yeux à Pierre ; pas mal payé, hein ! vous autres ?

Vite, je saisis le fusil qu'il avait ôté à Pierre, je prends le sac à balles, la corne à poudre et son couteau. Ensuite j'attache ses raquettes à mes pieds, et puis, bonsoir, je m'en vas, me voilà parti, sans adieux !

D'abord je marche comme un chat qui veut prendre une souris en surnois, arrêtant, regardant, écoutant et continuant d'avancer. Enfin je hâte le pas et je cours, je cours, je cours. Ah ! bien oui, quand j'arrêtais le jour paraissait. La neige qui tombait toujours comme une bénédiction couvrait les pistes de mes raquettes, ce qui fit sans doute que les Agniers ne purent pas les retrouver et que je pus me moquer d'eux tout à mon aise. Je marchai ainsi quatre jours vers l'Est, pensant bien vous rencontrer. Mais, je ne pouvais aller vite ; car j'étais faible, faible comme un homme qui a pris médecine, je tuai quelques lièvres que je mangeai tout crus, craignant d'attirer l'ennemi si je faisais du feu.

Fin finale, je marchai si bien, que cette après midi je rencontrai Monsieur Dupuis qui se livrait au plaisir de la course et de la chasse. Et vous savez le reste comme moi. Il est ma foi temps que je finisse, car j'ai le gosier sec comme les semelles d'une vieille paire de bottes. Et, dire que je n'ai pas le moindre petit coup de n'importe quoi pour me le remettre en ordre. Bonsoir, mes gars, je me couche car mes échaldas sont fatigués, je vous assure. Bonsoir, Monsieur Charles, bonne nuit Mam'selle !

— Est-il farceur notre Thomas, dit l'un des Canadiens en le voyant terminer si promptement son récit et se coucher de même.

— Ah ! ma foi, on peut bien faire le farceur tout de même, dit un autre, après qu'on a reçu un coup de tête de hache sur la caboche et qu'on a manqué mourir une centaine de fois !

L'exemple de Thomas Fournier fut bientôt suivi, et, une demi-heure plus tard, tous étaient plongés dans le sommeil, excepté les deux sentinelles qui veillaient pour les autres, fouillant des yeux les ténèbres et prêtant l'oreille au moindre des bruits.

CHAPITRE VIII.

OU IL EST PARLÉ DE DIFFÉRENTES CHOSSES.

Les quatre jours de marche qui suivirent, n'offrirent aucun événement remarquable à Charles Dupuis et à ses hommes. Ils vécurent de la viande d'un ours qu'une balle de Thomas Fournier fit passer de vie à trépas. Quoique l'animal eût un âge respectable, à en juger par sa chair coriace, les Canadiens trouvèrent cependant succulante cette nourriture qui ranima et soutint leur vigueur.

Sur le matin de la cinquième journée, on aperçut en avant, à quelques milles de Montréal, une bande assez nombreuses d'hommes armés. C'était le gros de l'expédition que commandait M. de Mantet. Les deux troupes se reconnurent, se saluèrent par des acclamations multipliées et se rejoignirent animées des sentiments les plus joyeux.

La marche du détachement de M. M. de Mantet et de Sainte Hélène avait été retardée par la disparition de quelques Canadiens qui s'en étaient séparés et qu'on avait attendus en vain pendant quelques jours.

On ignora toujours quel fut le sort de ces infortunés qui, selon toute probabilité, furent surpris et massacrés par quelque bande d'Iroquois maraudeurs.

Après quelques moments de repos, les deux détachements, confondus en un seul, hâtèrent le pas vers le lieu qui leur promettait un repos si bien mérité.

Vers trois heures de l'après-midi, ils arrivèrent à Montréal. On les avait aperçus de loin dans la ville, et lorsqu'ils y firent leur entrée, tous les habitants, se pressant sur leur passage, les accompagnèrent de mille cris joyeux, tandis que les cloches carillonnaient à l'envie, et que les canons de la place mêlaient leur grosse voix à tout ce tapage.

Ces manifestations enthousiastes étouffaient cependant des sanglots et voilaient bien des larmes; car plus d'une mère et d'un parent, plus d'une fiancée et d'un ami cherchaient en vain, dans les rangs éclaircis des hardis aventuriers, des êtres chéris que leurs regards n'y pouvaient rencontrer par ce que la mort les leur avait ravés.

C'était à qui logerait les nouveaux arrivés, qui n'avaient point

leur domicile à Montréal, pour apprendre d'eux quelle avait été l'issue de l'expédition et leur en faire raconter les détails.

Tout reentra bientôt dans l'ordre accoutumé, et le bruyant tumulte du dehors fit alors place aux scènes plus calmes mais expansives et plus touchantes de l'intérieur.

Ici vient naturellement la place de quelques réflexions sur les résultats de cette entreprise, aussi hardiment conçue que bien conduite, et sur ses effets relativement aux colonies anglaises et aux peuplades indiennes ennemies des Canadiens.

Grande fut la sensation qu'éprouvèrent les habitants de la Nouvelle-York et des tribus indiennes à la nouvelle de cet audacieux coup-de-main, et la destruction de Schenectady plongea dans la plus grande consternation les habitants de la capitale de cette province. La peur des citoyens d'Albany était telle, que l'on disait que les Français marchaient sur la ville au nombre de quatorze cents. " On tira le canon d'alarme, la ville fut mise en défense, et la milice appelée sous les armes jusqu'à une grande distance.¹" Les rumeurs qui étaient parvenues aux oreilles de nos voisins, touchant l'organisation de l'expédition, s'étaient changées en faits trop positifs, ces bruits qu'ils avaient d'abord pris pour de vaines menaces étaient devenus de trop cruelles certitudes, pour que l'on refusât désormais de croire à l'audace, à l'intrépidité et au patriotisme de nos ancêtres.

Ni les éléments déchainés, ni la distance, ni le nombre presque toujours supérieur de leurs ennemis, rien ne pouvait arrêter cette poignée de braves que la France transplanta sur les bords incultes et sauvages du Saint Laurent, qui y introduisirent la civilisation au prix de leur sang et qui y luttèrent avec succès, pendant plus de deux siècles, contre des ennemis sans nombre acharnés à leur perte.

Et pourtant, après tant de sacrifices, de valeur et de sang répandu, après avoir regardé longtemps à l'horizon où était la France, à l'horizon où étaient leur espoir et leur vie, après avoir acquis la triste certitude qu'on les avait oublié, là bas, sur les terres lointaines qu'ils avaient rendues éminemment françaises, et s'être assurés que leurs cris de détresse ne trouvaient plus d'écho dans le cœur de la mère-patrie, il leur fallut mourir ! Mais ils tombèrent en braves, et nos champs de bataille d'Abraham et de Sainte Foi ont bu un sang aussi généreux que celui que tant d'autres enfants de la France, nos frères, ont si souvent versé en maints endroits de la vieille Europe.

¹ M. Garneau. Histoire du Canada.

Mais cette digression, me direz-vous, m'entraîne loin du sujet de mon récit. Que voulez-vous, chers lecteurs et lectrices, c'est le cœur qui parle lorsque l'on parcourt les pages si bien remplies de l'histoire de nos aïeux ; on se sent ému, transporté, au souvenir de leur dévouement et de leurs glorieux faits-d'armes, et l'on voudrait communiquer aux autres ce que l'on ressent soi-même. Il en est tant de Canadiens, dans notre pays, qui oublient ce qu'ils sont, ou ce qu'ils auraient dû être, qu'il faut bien que quelqu'un leur rappelle de temps à autres et leur redise, ce qu'ils semblent méconnaître ou avoir oublié, à savoir que nous n'avons pas à rougir de notre arbre généalogique, et que nous devons conserver, *sans honte*, la langue et les usages de nos pères

Nous disions donc tout-à-l'heure, que grande fut la sensation produite dans la Nouvelle York par le succès des armes françaises : cet effet ne se fit pas moins sentir chez les Indiens qui harcelaient le Canada de tous côtés. Car M. de Frontenac, qui savait aussi bien profiter de la victoire que l'assurer par des mesures à la fois sages et hardies, envoya, le printemps suivant, pour s'attacher les Indiens occidentaux, un convoi considérable de marchandises à Michilimakinac. Cet acte de bonne politique prouva à ces peuplades que les victoires des Français ne leur étaient pas inutiles, et qu'ils se pouvaient passer du commerce anglais. Ce convoi arriva au pied du lac supérieur, comme des envoyés des nations de ces contrées allaient se mettre en marche pour conclure la paix avec les cantons Iroquois. Mais la vue des Français victorieux et assez nombreux pour les défendre contre leurs ennemis, ainsi que de leurs articles de commerce, les fit changer de résolution et rompre complètement avec les Iroquois. Ces derniers, la rage et la soif de la vengeance dans le cœur, promirent l'assistance de leurs armes aux Anglais, et lancèrent contre le Canada plusieurs partis de guerre. Mais ils jouaient du malheur ; partout leurs guerriers furent repoussés : car les Canadiens, se brisant de plus en plus à ces guerres presque toutes de ruses et d'embûches, opposèrent, sur tous les points du pays, la plus vigoureuse résistance, et forcèrent les ennemis à retourner dans leurs cantons avec la honte de leurs défaites pour tout butin.

C'est ainsi que par les trois expéditions contre Schenectady, Casco et Salmon Falls, M. de Frontenac en imposa aux ennemis et raffermir la puissance de la colonie qui, sous M. de Denonville, avait été à deux doigts de sa perte.

Mais, revenons à mes personnages que nous avons laissés se reposant des émotions et des fatigues de leur pénible voyage à travers les bois.

Comme le printemps n'était pas loin, Charles et les autres Canadiens, qui demeuraient aux Trois-Rivières et à Québec résolurent d'attendre à Montréal jusqu'à ce que le fleuve redevenant libre de glaces, la communication par eau pût se retablir entre ces différentes villes. Leur retour dans leurs foyers serait alors plus rapide et offrirait moins de dangers.

La généreuse hospitalité qu'ils reçurent des habitants de Montréal, leur fit oublier les périls et les souffrances qu'ils avaient éprouvés et leur fit trouver bien courtes les quelques semaines qu'ils passèrent à la Ville Marie.

— Mais vous ne nous parlez point d'Eva ? allez-vous me dire.

— Eva avait demandé et reçu l'hospitalité des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame fondée, comme vous le savez, en 1653 par la sœur Bourgeois : là, dans le silence du monastère, elle se remit des émotions que sa frêle organisation avait éprouvées à la suite des lugubres événements qui s'étaient déroulés devant elle. Les bonnes sœurs du couvent auraient bien voulu prolonger..... indéfiniment le séjour de notre héroïne dans leur maison ; mais celle-ci, qui ne se sentait aucune disposition à s'ensevelir vivante dans le tombeau du cloître, où l'on va prier pleurer et mourir, les remercia gracieusement de leurs bonnes intentions.

Charles la voyait souvent, et à chaque visite qu'il lui faisait, il sentait grandir de plus en plus son amour pour la jeune personne, tandis que ce sentiment ne faisait pas moins de progrès chez la dernière.

Enfin, ils s'entendirent si bien, qu'ils étaient fiancés avant la fin d'Avril.

— Certes ! allez-vous vous écrier peut-être, vous y allez rondement en affaires de cœur, Monsieur le romancier.

— Je vous avouerai humblement que quant à ce qui m'est personnel, je procéderaï *peut-être*, avec un peu plus de lenteur si..... mais, comme je ne raconte pas mon histoire, je vous prie seulement de vouloir bien écouter les quelques remarques qui vont suivre au sujet de mes deux principaux personnages.

La situation exceptionnelle dans laquelle Charles et Eva s'étaient trouvés, avait mis peu de temps à développer en eux et à leur faire avouer l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre. Toujours ensemble durant un voyage de plus de quinze jours à travers les bois, partageant les mêmes périls, l'une deux fois sauvée et toujours protégée par l'autre, découvrant chaque jour l'un dans l'autre par la force des circonstances, des qualités nouvelles, ils s'étaient connus et *compris* plus vite qu'on ne peut le faire de nos jours dans nos salons où il faut, la plupart du temps, s'aborder gantés et cravatés jusqu'aux

oreilles, et, où l'on est souvent obligé de reconquérir dans la prochaine visite le peu que l'on a obtenu dans la courte entrevue qui l'a précédée.

Outre cela, et ce qui certes valait quelque chose, ils n'avaient pas eu pour entraver leur amour, les cancans et commérages des voisins et surtout des voisines. Car, infailliblement, les choses n'auraient pas été aussi vites, si des tierces personnes aussi indiscrettes que trop officieuses, comme on en voit de nos jours, avaient pu s'immiscer dans leurs affaires. En effet, que de brouilles causés entre les jeunes amoureux d'aujourd'hui, par les inquisitions malveillantes, les insinuations hypocrites et les faux rapports de ces commères qui semblent n'avoir d'autre but et d'autres instincts que de semer la discorde dans leur quartier, et de troubler chez les autres un amour qu'elles m'ont jamais ressenti peut-être, qu'elles ont perdu sans retour ou qu'elles désespèrent de pouvoir jamais rencontrer pour elles-mêmes. Mais vous allez me dire que je fais de l'histoire par trop comtemporaine, et, que l'an dix-huit cent soixante et six, dont je parle, n'est pas le même que seize cent quatre vingt dix dont je devrais parler. C'est vrai !

Charles trouvait donc chez la jeune fille tout ce qu'il pouvait désirer en fait de qualités, et, celui-là de son côté, n'avait rien qui pût empêcher Eva de rendre amour pour amour à celui qui s'était fait son protecteur. Eva était Française d'origine, de cœur et de religion, elle était orpheline, aucun de ses parents n'avait été enveloppé dans le massacre des habitants de Schenectady puis qu'elle était seule de sa famille avant la prise et le sac du bourg où elle restait ; enfin Charles était un jeune et noble gentilhomme possédant toutes les qualités requises pour rendre une femme heureuse : pourquoi donc Eva aurait elle plus longtemps dissimulé ses sentiments.

Mais laissons les deux jeunes gens hâter de leurs vœux le jour qui les verra unis l'un à l'autre par les liens les plus sacrés et les plus chers, et terminons ce chapitre que le lecteur doit déjà trouver assez long.

— Mais Thomas Fournier ?

— Ah ! c'est vrai, nous allions l'oublier. Eh ! bien, Thomas, en attendant le printemps, mange, boit, fume et dort tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre des bons habitants de Montréal qui veulent lui entendre raconter son histoire, " comment il a été pris par les Indiens, comment est mort son compagnon le pauvre Pierre Mathurin, et comment enfin il est parvenu à s'échapper des griffes de ses démons qui l'emmenaient avec eux pour manger ses gigots rôtis à la broche." Voilà !

CONCLUSION.

La nature se réveillait du long engourdissement de l'hiver, et les eaux du St Laurent coulaient claires, limpides et débarrassées de leur lourd fardeau de glace, entre leurs rives où le soleil bien-faisant de Mai faisait croître et reverdir le feuillage des arbres qui déjà leur prêtait une douce ombrage. Les hôtes ailés des forêts, joyeux de voir revenir les beaux jours, gazouillaient sous la feuillée et saluaient le printemps par de longs chants d'amour. Les colons laissaient leurs demeures pour ensemençer leurs champs si fertiles alors, et les arbres séculaires des vieilles forêts canadiennes s'abattaient sous les coups répétés de la hache du pionnier reculant ainsi, peu à peu, les limites de la nature inculte et sauvage des grands bois qui couvraient, presque partout encore, les bords silencieux du St. Laurent.

Le jour était sur son déclin comme plusieurs personnes étaient rassemblées sur le rivage de l'extrémité Nord-Est de l'île de Montréal. Une vingtaine de légers canots d'écorce se balançaient doucement près de la rive sur les eaux du fleuve, à peine ridées par les derniers souffles du vent de la journée.

Ces canots attendaient un parti de Canadiens et de Hurons qui s'embarquaient pour Québec.

— Vous nous laissez donc, Monsieur Dupuis, disaient plusieurs jeunes gentilhommes de Montréal avec lesquels nous avons fait connaissance durant le cours de ce récit.

— Il le faut, Messieurs, leur répondait Charles ; mais soyez convaincus que l'absence ne me fera pas oublier la généreuse hospitalité que j'ai reçue chez vous. Puisse nous nous revoir bientôt pour combattre encore l'Anglais côte-à-côte, et verser en commun notre sang pour la France !

— Embarque, embarque, s'écria en ce moment Thomas Fournier qui venait d'aider Eva à se placer le plus commodément possible, au fond de la vacillante embarcation qui la devait conduire à Québec avec son fiancé Charles Dupuis.

Les adieux furent échangés et les voyageurs eurent bientôt pris place dans les pirogues indiennes.

“ Pousse au large ! ” fit Thomas, qui gouvernait le canot dans lequel étaient Charles et Eva, et qui maniant aussitôt son aviron avec vigueur, lança sa pirogue en avant des autres. En même temps, il entonna un de ces chants joyeux que nos pères apportèrent

de la France, et au refrain duquel s'empressèrent de répondre tous les autres Canadiens.

— Mon Dieu ! Charles, dit alors Eva à celui-ci, de quel œil va-t-on me voir dans votre famille ? Que dira-t-on de notre union ?

— N'ayez aucune crainte à ce sujet, ma douce Eva, répondit Charles en regardant sa jolie compagne d'un œil rayonnant de bonheur. Il ne vous faudra pas longtemps pour vous faire connaître et estimer, vous si bonne et si aimable ; et, mon père, qui m'a toujours laissé à entendre que je serais libre là-dessus, ne manquera pas d'approuver le plus judicieux des choix que je puisse faire.

Ces compliments firent rougir la modeste enfant qui détourna la tête, et se mit à contempler le paysage qui se déroulait devant ses yeux.

Magnifique était le spectacle qui frappait ses regards. Non loin était la jeune ville de Montréal, encore à moitié enfouie à cette époque derrière des bouquets d'arbres, et dont les maisons blanches et peu nombreuses contrastaient avec ce qu'avaient encore de sauvage les bois d'alentours ; plus loin les derniers rayons du soleil couchant illuminant au loin la cime des monts de la rive occidentale, et colorant d'une dernière teinte argentée les eaux tranquilles du grand fleuve.

Pendant, les jeunes gens qui étaient venus reconduire Charles et ses compagnons jusqu'au rivage, voyaient la petite flottille disparaître peu à peu dans le lointain. Les chants de ceux qui la montaient allaient s'affaiblissant par degrés à leur oreilles. Puis ils les entendirent bientôt expirer comme le murmure du zéphyr mourant dans le feuillage, ou comme les doux accords d'une harpe éolienne, lorsque les derniers soupirs du vent du soir viennent mourir sur ses cordes plaintives.

Par une matinée radieuse du mois de Juin 1690, une grande agitation régnait parmi un nombreux rassemblement de commères qui se tenaient groupées près de la porte de la *grande église* de Québec.

— Qui y a-t-il donc, ce matin, la mère Bouchard ? demanda un petit vieillard tout grassouillet en s'approchant de l'une des femmes aux traits virils et au parler mâle, qui, les deux poings fermés sur les hanches, les cheveux tout ébouriffés, vêtue d'un mantelet d'indienne et d'un court jupon de droguet qui laissait voir une paire de mollets passablement musculeux pour le sexe de celle à qui ils appartenaient, babillait au moins dans deux tons plus haut que ses compagnes.

— Y a, y a, père Hébert, que le jeune M'sieu Dupuis s'marie à

matin avec une demoiselle qu'il a amené c'hiver des pays d'en haut oùs'qu'il a été faire la guerre aux Anglais avec mes gens.

— Mais, c'est y avec une Anglaise qu'il va se marier ?

— Non, père, continua la mère Bouchard en haussant la voix d'encore un ton, pour être entendue de tous et se donner de l'importance ; y parait q'son père et sa mère étaient français comme vous et moé.

— Elle est-y belle ? demanda une de ses voisines.

— Dame ! tu verras betôt. Mais, chut ! vous autres, les voilà qui arrivent.

En effet le cortége nuptial s'avancait.

En tête marchait le père de Charles, vieux gentilhomme à la mine martiale et sévère. Ensuite venaient les deux fiancés, Charles à l'air tout rayonnant, et donnant le bras à celle qui dans quelques instants serait Madame Dupuis, et cette dernière baissant chastement les yeux dont les longs cils ombrageaient ses joues colorées d'une pudique rougeur. Ensuite venaient les parents et amis de la famille Dupuis ; enfin Thomas Fournier, la barbe faite—ce qui ne lui arrivait que dans les grandes occasions—revêtu d'un habit de drap qui jadis avait été neuf et dont M. Dupuis père lui avait fait présent, regardant tous les curieux d'un air narquois et fermant la marche. Quand tous furent entrés et placés dans la cathédrale, Maître Thomas alla trouver le bedeau, un ami à lui, et le pria de lui laisser sonner la cloche à sa place ; ce qui lui fut accordé. Quand le moment d'agir fut venu, le vieux chasseur mit tant de bonne volonté dans son nouvel office que jamais cloches ne furent plus rudement secouées et ne sonnèrent avec plus d'entrain. Thomas était content du bonheur de son jeune maître.

Lorsque la cérémonie fut terminée, les nouveaux mariés, reprirent le chemin de la maison de M. Dupuis, tandis que Thomas Fournier marmottait entre ses dents :

— Une chance qu'il ne leur a pas pris fantaisie de se marier *un vendredi*, car malgré tout je dirais que la paix ne durerait pas longtemps dans le ménage. Mon pauvre oncle Jacques qui.....

Ses dernières paroles furent couvertes par le caquet des commères qui regagnaient leur logis en jasant à qui mieux mieux sur la bonne mine et la beauté de la mariée, et sur le bonheur qui rayonnait sur la figure des deux nouveaux époux.

Québec, ce 16 Novembre 1866.

JOSEPH E. E. MARMETTE.

(FIN.)

DE QUEBEC A MEXICO.

VII

LA VILLE SAINTE.

Rêve à dormir debout.—Un miroir de Sheffield.—Mon lecteur qui critique.— Histoire d'un pauvre serin.—Moi.—Le Popocatepete.—La Dame Blanche.— Un chemin de sang.—Chez un compatriote.—Le colonel Jeanningros.—Au club.—A travers la ville.—Les roses du Christ.—Une bien triste chose.— La cathédrale.—Deux premières bombes.—Les couvents.—Le coupe-gorge du 5 mai.—La Malinche.—Un déjeuner à Cholula.—La tour de Babel.— L'animal plante.—Vie de garnison.—Les oiseaux de la place.—Les soirées de ma tante Rose.—Son roman.—Un déclassé.—La nuit de Noël.—Au revoir!

Pendant que nos mules nous entraînaient du côté de Puebla, la ville des Anges, je surpris en flagrant délit de maraude autour de mon pauvre cerveau, la plus ridicule idée du monde. Je lisais les souvenirs d'un aveugle par Jacques Arago, livre où tout l'esprit qui restait sur terre, est venu se réfugier. Les étincelles qui jaillissaient de ce style de feu me donnaient des éblouissements, et la tête renversée sur le coussin en cuir de la voiture je me laissais aller à une de ces rêveries indéfinissables, qui s'était emparée un jour d'Alexandre de Tocqueville, lorsqu'il descendait le Mississipi.

Dans son rêve de Tocqueville avait cru un moment que le mot homme s'était enfuit à tout jamais du dictionnaire, pour y être remplacé par le nominatif frère. Un même cœur battait sous chaque âme : chacune de ses pulsations menaient aux mêmes amitiés, aux mêmes vertus, aux mêmes croyances et aux mêmes fins.

Moi, c'était différent. Toutes ces innombrables productions que la librairie a dégorées depuis un siècle, sous les noms de romans, de nouvelles ou de bouquins, à raison de dix sous la série, s'étaient évanouies pour ne plus faire place qu'à des impressions de voyage à travers le monde, le cœur ou l'esprit. Chaque enfant, chaque homme, chaque vieillard venait tracer dans ce journal quotidien, les actes et les souvenirs les plus marquants de sa vie. La littérature moderne était devenue un interminable miroir de Sheffield, où les générations de l'avenir, moyennant finance—il en faut pour vivre et pour mourir—n'avaient qu'à venir se regarder pour trouver l'éternel *moi*, face à face avec cette fameuse pierre philosophale si vantée, si cherchée et mise en doute en fin de compte, l'expérience. Elle était là, telle qu'elle l'a rêvée Jules Sandeau, avec une âme, et se souvenant des larmes qu'elle avait coûtées. "Le soir n'insultait plus au milieu du jour, le milieu du jour ne blasphémait plus le matin. La foi, l'enthousiasme, le désintéressement, tous les sentiments élevés, toutes les nobles aspirations ces véritables présents du ciel, n'étaient plus condamnés à s'appeler éternellement les illusions de la jeunesse." Les bêtises de ses prédécesseurs avaient à jamais guéri l'homme de sa funeste passion d'en faire, et il n'avait plus besoin pour se convaincre de la vérité, d'agir comme ces marmots gâtés qui brisent leurs jouets, pour voir ce qu'il y a dedans.

J'en étais rendu à voir l'expérience une chose aussi tangible que la première manufacture de coton venue, lorsqu'une malencontreuse ornière se permit de me rappeler à une sensation des plus réelles. Tout disparut, et je me trouvai nez à nez avec l'ouvrage du spirituel aveugle, sur la couverture duquel mon journal de voyage, parti d'un des angles de la diligence, était venu s'abattre comme un aérolithe. Ma rêverie changea alors de direction, et je me mis à réfléchir au sort qui attendait ces modestes notes, intéressantes que pour celui qui les avait recueillies.

Vous l'avouerez-je, mon bon lecteur, votre figure sarcastique m'apparut, et il me sembla vous entendre murmurer, en mettant la main sur mes humbles souvenirs :

—Bah ! je parierais que ce bouquin est comme tous les autres ! Sous prétexte de nous parler de l'étranger, nous allons ne voir à chaque page, que le *moi*, prenant des poses à sensations ou délivrant des brevets de reconnaissance à ceux qui lui auront donné à dîner. Tous ces messieurs et tous ces penseurs qui vont de Londres à Pékin, et de Naples en Australie, ne grimpent sur ces hauts tréteaux que pour y faire des effets de mollet, ou pour se donner les airs de grands hommes incompris.

Parfaitement touché, et parole d'honneur il ne me resterait plus qu'à jeter ces pages au feu, si je n'avais horreur de ce rôle de Norma. Donc vous êtes condamné à me feuilleter. Seulement, bien que nous apercevions depuis fort longtemps les cimes neigeuses du Popocatepete et l'immense mausolée de la Dame Blanche, je vais prendre la liberté de vous montrer un tant soit peu ce moi, dont vous commencez à dire déjà du mal. J'aurai le temps de vous jeter un mot sur les deux géants qui font l'orgueil de la Cordillère, avant que la diligence ne s'engage dans les rues propres de Puebla.

D'après le catéchisme, le moi ne prendrait possession finale de l'homme que sept années après sa naissance. J'admets cette vérité comme toutes celles que renferme le modeste et fidèle ami de mon enfance. Néanmoins j'ose croire que la souffrance, la douleur ou les contrariétés peuvent développer quelques lueurs d'intelligence chez l'enfant, avant l'époque précitée. Or, il suffit bien souvent d'une mince étincelle pour allumer une incendie.

Je me rappelle encore de l'impression que laissa derrière elle la première douleur morale que j'aie ressentie. J'étais bambin de cinq ans, et j'aimais comme mes petits camarades le jeu et le bruit. Ma mère, comme toutes les mères, avait une peur affreuse des rhumes, des catiarses, des gripes et des coqueluches. Elle ne permettait que très-rarement de courir dans la prairie qui entourait notre humble manoir de Beaumont, et pour mieux me retenir à la maison, elle m'avait fait cadeau du plus gentil Canari, que l'imagination d'un naturaliste puisse rêver. Dès lors, plus de jeux, plus de courses, plus de promenades. Je passais mon temps à le soigner, à le regarder, à l'écouter siffler ses joyeuses chansons, et comme le dit si gracieusement Victor Hugo "longtemps nous nous aimâmes." Pourtant un soir—je venais de donner mon cœur au bon Dieu—je me sentis pris d'une subite inquiétude sur mon petit camarade. Il m'avait semblé tout triste, tout morose ce jour là, et je ne pus m'empêcher de sauter en bas de mon lit pour courir à sa cage. Hélas ! mon pauvre ami, mon gentil "Bijou" était mort ! et je regagnai la petite alcôve en sanglotant.

Là, tout peletonné entre mes deux draps, mon imagination d'enfant se mit à rouler sur une singulière pente. Jusqu'à ce jour, il n'y avait eu que la douleur physique pour me faire pleurer : je me demandai comment cela pouvait être que la mort de mon serin, sans me faire mal personnellement, pût m'arracher des larmes brûlantes et véritables. Pour la première fois, le moi se dressa alors ; il tressaillit avec terreur sous l'aiguillon de la douleur morale, et je compris pourquoi ses piqûres étaient plus profondes et plus poi-

gnantes, que celles infligées par sa sœur aînée, la souffrance physique.

Depuis, la leçon de philosophie enfantine que m'avait donnée la mort de "Bijou," m'a suivi partout, bien que je puisse dire avec un poète de ces derniers temps :

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

A coté de ces sombres souvenirs tombées à travers les déchirures de la robe du temps, la tristesse que pourrait me causer les paroles amères de ceux qui croient n'avoir rien à apprendre de la bouche des autres, me paraîtra bien légère. Je trouve excessivement logique que l'on puisse ne pas s'amuser à me lire, et mieux encore, ne pas m'aimer une fois que l'on m'a lu, puisque, je ne puis placer en tête-à-tête avec mon lecteur que le triste moi, mon seul et unique compagnon de dangers et de voyages. Il n'est pas très-gai, je vous l'assure avec connaissance de cause et bien que je ne tienne guère à la réputation de poser en René—qui, à ses heures de chagrins et de découragements, n'a pas aimé, au moins une fois, à se mirer dans cette mélancolique création de Châteaubriand ?—je ne puis m'empêcher de retrouver à son cœur une ressemblance frappante avec la funèbre route que nous parcourons depuis ce matin. Ça et là, des petites croix de bois indiquent le lieu où une de ses affections a été mise à mort, une de ses croyances assassinée. Seulement, la coutume espagnole n'a pas encore prévalu sur ceux qui les ont connues, car personne jusqu'à présent n'est venue y jeter une pierre en témoignage de deuil, y murmurer un *de profundis* en signe de souvenir.

Que j'en ai vu mourir de ces malheureuses illusions, effrayées par les éclats de rire de ceux qui doutent de tout ! Combien de fois, au milieu du bourdonnement et des lazzis de la caserne, dans le silence de ma tente ou de mon cabinet de travail, pendant le cours d'une patrouille de nuit, au front d'un joyeux quadrille, n'ai-je pas étouffé un long sanglot en contemplant furtivement toutes ces cendres blanchies, toutes ces feuilles jaunies qui jonchent mon pauvre moi. Alors on m'accusait d'avoir une figure de saule pleureur, et de me donner des faux airs de poète dans un siècle où ceux qui le sont, passent pour hypocondres, parceque

je laissais entrevoir le peu de foi que donnaient les joies factices du monde, et que je trouvais à ses bons mots, à ses sourires artificiels, à ses phrases apprises par cœur, la tristesse d'un amour perdu, la mélancolie d'une ballade d'Ossian et le son navrant de la voix étouffée de la Pologne. Pourtant, s'il m'était permis d'exprimer un vœu, à l'avenir le moi oublieux croirait encore peut-être en l'ombre du bonheur, si tout ce défilé de spectres glissant silencieusement sur la poussière de son cœur, s'évanouissait avec la réputation de ce livre.

Mais trêve de confidences ; elles sont comme ces locomotives qui ont perdu leur conducteur et courent à toute vapeur, sans savoir où elles vont ni où elles s'arrêteront. Il fait meilleur de causer des choses du dehors que de s'amuser ainsi à déchiffrer les épitaphes du dedans, et puisque le Popocatepete se montre curieusement par le store de la voiture, je laisse le moi dormir tranquillement sur le rude oreiller de ses souvenirs, pour vous parler un peu de ce roi des Andes qui regarde depuis le commencement du monde, sa royale épouse—la Dame Blanche—agenouillée à ses pieds en signe de vassalité.

Schiller planait un peu trop haut, lorsqu'il griffonnait rapidement cette strophe célèbre qui commence par ces mots : "Sur la montagne est la liberté." Ces beaux vers devaient plus tard mériter l'approbation d'un grand savant, joignant à ce titre incontestable celui un peu plus vaporeux de poète—Alexandre de Humbolt—qui se les répétait bien souvent, comme il l'avoue lui-même dans son *Cosmos*, en gravissant les pentes escarpées des Andes. De même que tous ces fiers géants de la Cordillère, le Popocatepete a dû se les entendre adresser lorsque l'illustre explorateur arriva tout essoufflé sur cette cime sauvage, dont le givre et le frimas n'avaient gardé jusqu'à ce jour, que l'empreinte de la serre d'acier du condor et du pied craintif et prudent du chercheur de souffre. Pourtant le sceptique n'a rien cru aux rimes vibrantes du barde Allemand. Il avait vu passer un si grand nombre de rêves morts en naissant, tant de fleuves et de torrents charriant des monceaux de cadavres, et des débris d'empires sous son tuf immobile. Sa longue chevelure de pin avait eu le temps de grisonner bien des fois sous l'éternel baiser de son éternel hiver, sans que l'homme n'en fût devenu pour cela moins ambitieux, moins égoïste, moins orgueilleux et moins jaloux, et sa bise froide et glacée emporta comme tout le reste, la pensée Schiller. Son crâne chauve et blanchi continua à se pencher tout rêveur, du haut de ses 16,275 pieds sur le gigantesque tombeau, où dort depuis

la naissance des siècles la dame blanche ¹, ne laissant au touriste tombé en arrêt devant ces deux colosses du règne minéral, que la conscience de son immense petitesse, et le forçant de se dire *in petto*, que si un jour la liberté avait dû chercher refuge aussi haut, il n'est guère possible qu'elle veuille bien se risquer à se tordre les reins, en redescendant parmi nous.

Les derniers rayons du soleil couchant commençaient à se décolorer et à mourir lentement sur le versant de la Malinché, lorsque la diligence fit son entrée dans la ville des Anges, passant à côté du trop célèbre Pénitencier, immense édifice quadrangulaire, tout noirci de fumée, criblé de balles de boulets et d'éclats de mitraille, et dont chaque lambeau de muraille, chaque pierre tombée cache une goutte de sang français. ² Forcé de ployer sous la bravoure de nos soldats, Ortega en l'évacuant y fit mettre le feu, et ses détenus politiques trouvèrent dans cet épouvantable brasier, une mort horrible. Seule, une malheureuse femme put s'échapper, à moitié nue et couverte de brûlures, mais sa raison ne résista pas au choc terrible qu'elle avait subi. Elle mourût folle, et personne ne resta pour raconter les terribles angoisses de tous ces pauvres enchaînés, que la flamme venait lécher et faire mourir longuement. Les rues de la ville qui y conduisent portent partout, les traces des terribles assauts que lui donnèrent les troupes du Maréchal Forey, le 29 mars 1863. Elles sont bordées par ces fameux cadres qui offrirent une résistance si désespérée. Chaque grille, chaque gouttière, chaque fissure de pavé, était devenu une embrasure par où sortait une escopette, un tromblon, un canon de carabine, et les yeux terrifiés du voyageur ne peuvent s'arrêter sur un angle de maison, sur une corniche de toit qui ne soit éraflée par une grenade, dentelée par une balle miniée, écorchée par un boulet rayé ou par une éclat d'obus. La ville elle-même est ceinte d'un long ruban de modestes tombes, où généraux, colonels, officiers subalternes et pauvres soldats se sont assoupis, loin de leur belle France. A peine le froid suaire de gazon qui les recouvre, cache-t-il les abîmes de larmes et de sang, où se pose toujours sans y toucher, le talon léger de la gloire et du génie des batailles.

En quittant Mexico, un de mes amis, Monsieur Corrison, m'a fait chargé d'une petite note pour un compatriote, un Montréaliste, Monsieur Kurkzyn, jeune négociant faisant d'excellentes affaires à

¹ Vue de loin, la dame blanche ressemble à s'y tromper à une immense cercueil en fer. Sa hauteur est de 14,358 pieds. (NOTE DE L'AUTEUR).

² Il y avait dans l'intérieur de cette énorme forteresse, une grille en fer qui, en sautant, écrasa sous son épouvantable masse, presque une compagnie entière de Mexicains. (NOTE DE L'AUTEUR).

Puebla. ¹ Je ne sais qui de nous deux ressentit le plus vif plaisir, en échangeant la cordiale poignée de mains que nous nous donnâmes. Lui, apprenait, par ma bouche, les nouvelles les plus récentes du pays ; politique, changement de ministère, nécrologie, mariages, naissances, pour lui, tout était du nouveau. Moi, je comptais le tout avec un plaisir indicible. Il me semblait qu'à force de parler de la patrie, la distance diminuait, et l'imagination aidant, je croyais être tranquillement à Québec, passant joyeusement une bonne et longue soirée en tête-à-tête avec un vieil ami. Monsieur Kurkzyn avait emporté avec lui cette franche hospitalité canadienne qui fait reconnaître un de nos compatriotes partout à l'étranger ; et durant le mois de ma garnison à Puebla, il ne voulut pas me permettre de me servir du billet de logement que m'avait fait tenir le secrétaire de la subdivision militaire. Peut-être avait-il raison ? Où aurais-je pu trouver ailleurs la joie et le bonheur qui régnaient dans cette maison bénie ?

Il est d'usage dans l'armée française, pour un officier arrivant dans une place de guerre, de se rendre le lendemain matin, au rapport de neuf heures, chez le commandant supérieur, pour lui décliner son nom et ses titres et se mettre à sa disposition, pendant toute la durée de son séjour en ville. Toujours cette démarche a pour résultat une invitation à déjeuner de la part de l'officier supérieur--ce qui n'est pas absolument désagréable en route, et comme après tout, on a la conscience déchargée du plus léger péché véniel contre les "Ordonnances et Règlements," on n'en savoure qu'avec plus de plaisir le petit vin bleu de son amphitryon.

Lors de mon passage à Puebla, la ville était placée sous les ordres du Colonel Jeaningros, commandant de la Légion étrangère. ² C'était à ce brave officier que s'adressait la lettre que le Colonel Baron de Briche m'avait donnée à Orizaba, et pendant le classique déjeuner, je le trouvai tel que me l'avait décrit son collègue. Parfait type de grenadier, son torse aurait donné à Canova des inspirations pour la coupe d'un Hercule. Parti enfant de troupe, il avait su parvenir à force d'énergie et d'intrépidité jusqu'au grade qu'il occupait, et cela sans autre protection que les muscles de fer de son poignet, sans autre influence que le rayonnement de sa bonne étoile. Aussi, possédait-il les plus beaux états de service d'une armée où l'on ne les compte plus, et ses vingt-trois blessures l'avaient fait surnommer par ses soldats le père *Balafre*.

¹ Ce Monsieur est beau-frère de M. John Lovell, Imprimeur, de Montréal.

² Lors de la promotion du 15 Août 1865, le colonel Jeaningros a été nommé Général de Brigade. (NOTE DE L'AUTEUR.)

C'était là le petit nom de bonne humeur qu'il recevait lorsqu'il ne les envoyait pas trop souvent au clou. Mais si par malheur le violon ou le silos¹ pendaient au bout du nez d'un récalcitrant, ce n'était plus que le colonel *carrément*. Par ce sobriquet, le conscrit croyait avoir tiré une éclatante vengeance du père Balafre qui, se défiant de son éloquence et de sa rhétorique, avait pris le parti d'apprendre par cœur cette phrase énergique qu'il adressait invariablement au régiment dans les jours difficiles.

—“ Mes enfants ! l'ennemi est devant nous, mais ce sont des *asperrrités* que nous *enfoncerrrons carrément!* en avant ! charrge !”

A ses qualités de rude soldat et de terrible sabreur, le colonel Jeaningros joignait cette politesse exquise qui est l'apanage des âmes sensibles et des bons cœurs. Les officiers de la garnison avaient formés entre eux un club, sous la présidence du chef de bataillon Rolland, où soir et matin il y avait réunion pour lire les journaux de Mexico et de France, prendre son verre d'absinthe et faire un whist ou un lansquenet. Il le mit galamment à ma disposition pendant tout mon séjour—le général d'Hurbal ayant dépassé Puébla de plusieurs étapes, il me fallait attendre le passage d'une escorte—et il chargea son officier d'ordonnance M. Achili, de me présenter à la plupart de ses inférieurs et de ses subalternes.

Parmi ces derniers, se trouvaient MM. Masson, sous-lieutenant au Train, Péchoux vétérinaire au même corps, le vicomte de Montessuit² sous lieutenant à la légion et Luquet officier d'administration. Ils se firent complètement mes cicéroni à travers la

1 Le violon est tout simplement la salle de police. Le silos est plus sérieux. Il consiste en un trou d'une vingtaine de pieds de profondeur, sur sept à huit de largeur. On y descend le condamné, et dans ce souterrain, il n'a pour distraction que les bruits des pas du factionnaire veillant sur cette nouvelle fosse de Daniel, et qui lui jette ses rations deux fois le jour. Cette punition n'est en usage que parmi les corps d'Afrique. (NOTE DE L'AUTEUR).

2 Fils d'un ancien diplomate français, M. le Vicomte P. de Montessuit, n'était entré comme officier à la Légion Etrangère, qu'après avoir été tour à tour homme de lettres, élève en diplomatie, volontaire lors de la dernière guerre de Pologne, condamné à être fusillé par les autorités Russes, et retiré de leurs mains à force de mettre au jeu des influences de famille. Tout portait à croire que l'épaulette calmerait peu à peu cette rude soif d'aventures, lorsque de retour à Puébla, j'appris que M. de Montessuit venait de donner sa démission, pour aller prendre à la Havane la direction d'un journal Français. Je n'en ai plus entendu parler depuis : seulement en feuilletant dernièrement une liasse de journaux, j'ai tombé par hasard sur l'entrefilet suivant du *Courrier de St. Hyacinthe* :

CURIUEUSE INVENTION.—M. Paul Montessuy a exhibé et expliqué hier matin, au No. 161 Broadway, les plans d'un nouveau navire de son invention auquel il donne le nom de *self-mover ship*. Il n'y a dit-on d'autre moteur qu'un système basé sur l'attraction terrestre combinée avec la résistance offerte par la densité de l'eau. Un bâtiment de 300 pieds de long sur 120 pieds de large, construit d'après ce principe, ne coûterait que \$8,000 et pourrait traverser l'océan avec une vitesse moyenne de 50 milles à l'heure, soit deux jours et demi.

ville, qui serait un véritable bijou de propreté et d'élégance, même ailleurs qu'au Mexique.

A peine m'y étais-je promené pendant quelques heures, que je compris bientôt, pourquoi les naïfs Indiens l'avaient surnommée la ville Sainte. Bien qu'elle soit de la grandeur de Montréal, elle renferme cinq églises paroissiales, soixante-et-un temples et chapelles catholiques, neuf couvents de moines, onze de religieuses et un oratoire en l'honneur de San Félipe de Néri.

Pendant ces longues promenades sans but, où chacun de nous oubliait à qui mieux mieux le Mexique, pour causer de ses souvenirs, de son cœur, de son pays, une des choses qui attira le plus ma curiosité, fût de voir certaines rues de la ville, presque entièrement jonchées de roses effeuillées. L'habitude mexicaine veut qu'il en soit ainsi, tout le long du parcours que fait le Saint-Viatique, lorsqu'on le porte à un mourant, et je ne connais rien de plus touchant que cette charmante coutume de jeter ainsi sous les pas du bon Dieu, ce qu'il a de plus suave dans sa création, les fleurs. C'est un peu murmurer à l'oreille de celui qui va mourir, que son âme doit partir sans regrets, car rien ne se perdra de cette poussière qu'elle oublie derrière elle, et involontairement en pensant à toutes ces pauvres roses hachées sans pitié par les mollettes de mes éperons, je songeais à ces navrantes strophes qu'exhalait la puissante muse d'Octave Crémazie, mourante elle aussi :

Sur le champ du repos, quand la brise sereine
Vient souffler dans l'ombre des nuits,
Elle emporte en passant cette poussière humaine
Qui doit se transformer en fruits.

Quand au pied de l'autel la douce fiancée,
Vient courber son front virginal,
C'est peut-être du cœur de sa sœur trépassée
Qu'est fait son bouquet nuptial.

En revanche, je ne me sens guère les dispositions d'admirer le stoïcisme d'un autre usage qui, m'assurait un officier d'Artillerie M. Anderer, prévaut dans certaines parties du Mexique. Du moment qu'un enfant expire dans une maison, le salon prend un air de fête inaccoutumé, le cadavre est enveloppé de nuages de mousseline et de guirlande, les meubles sont cirés, les parquets frottés, les amis affluent de toutes parts, et tout le monde, rit, habille, danse et se réjouit en l'honneur du petit ange—*angelito*—qui vient de désertier la terre pour les cieux. Peut être aux yeux des créoles, passerai-je pour avoir le cœur bizarrement confec-

tionné, mais pour moi—et bien des mères se rangeront de mon côté—Vicior Hugo aura raison, tant que dureront les siècles :

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires.
Hélas ! quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux ;

Quand on a vu longtemps, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

La cathédrale de Puebla dans le style italien de la fin de XVII^{me} siècle est à l'avis de plus d'un connaisseur, un des plus purs monuments religieux de toute l'Amérique. Elle est bâtie en pierre brune, au milieu de la grande place, entourée de tous côtés par de gracieux portiques, et d'après une légende locale, ses beffrois élancés furent terminés dans une seule nuit, par des anges et des séraphins. Quelques jolis tableaux de Cabrera, le célèbre peintre mexicain, en ornent l'intérieur, mais M. Girard trouve la voûte et les murailles surchargés d'ornements, et je suis un peu de son avis.

“ Du reste, dit-il, tout y est d'une grande magnificence. Le tabernacle est formé d'une seule pièce de *tecali*, espèce d'albâtre mexicain. Des marbres du pays de couleurs variées décorent l'autel, et il est surmonté d'un beau crucifix de bois noir, don royal de Charles-Quint. Le maître autel lui-même est un gigantesque ouvrage en orfèvrerie, presque entièrement en argent, dans un style splendide mais tourmenté, et l'art de la sculpture en bois, qui a été porté si loin par les Espagnols, se révèle dans cette église par des demi-figures pleines d'expression et de vie.”

Son péristyle porte encore les traces de cette terrible bombe connue par tous les habitants de Puebla, sous le nom de bombe de Forey, qui fut la première lancée, pendant le siège, et s'en vint éclater sur les marches du portique, exactement à l'heure où la population sortait de la grande messe, tuant et blessant 71 personnes. Celle qui la suivit fut moins malheureuse. Elle pénétra sournoisement dans l'officine d'un pharmacien en gros, et se paya

le malin plaisir d'envoyer toutes ses drogues et ses pilules *ad patres*, ne touchant cette fois-ci à personne, mais, en revanche, cassant, broyant et anéantissant pour près de cinq mille piastres de fioles, de clystères et de vases *ex professo*. Les bons habitants de la ville sainte, croyaient bien dévotement que la terre s'entr'ouvrirait, pour engloutir ces démons de pantalons rouges, qui se permettaient d'employer, un jour de dimanche, des arguments aussi forts et aussi positifs.

A part le magnifique couvent de San Francisco, transformé aujourd'hui en hôpital de cavalerie autrichienne, les autres monuments religieux de la ville n'offrent rien de très-saillant en fait d'architecture. Ils sont presque tous bâtis assez solidement, pour servir indistinctement de retraites religieuses en temps de paix, et de fortifications bonnes et valables, quand le ciel est aux *pronunciamentos*, ce qui arrive assez souvent. A quelque distance de l'enceinte de Puebla s'élève le fort de Guadeloupe, fameux par le coupe-gorge du cinq mai, 1862. Attiré par de faux amis et par de fausses promesses, le général de brigade de Laurencez, avec cinq mille hommes des 1er et 2ème Zouaves et du 99ème de ligne, vint s'y faire écraser sous le feu de batteries masquées, et sous les efforts combinés de la ville et des troupes du général Zaragossa. Cette victoire, si c'en est une, gonfla tellement d'orgueil le parti juariste, qu'il se garda bien d'y retourner depuis, crainte sans doute de subir le sort de la grenouille de Lafontaine.

Non loin du fort, commence la pente de la Malinche, montagne aride, dont la cime cache un volcan éteint, et qui réçèle dans ses flancs des cavernes, où les dignes Cartouches et les braves Mandrins mexicains allaient avant l'intervention française, se reposer de leurs fatigues à la barbe des autorités, cacher leurs riches trésors et méditer de nouveaux vols et de nouveaux assassinats. La superstition populaire croyait ces lieux maudits, hantés par les démons et par les esprits : la police du Président se contentait de rire sous cape, en se partageant sa part de butin, et le cratère éteint enfouissait parmi ses débris et ses scories, ces tristes chauve-souris du crime et de la société. Aujourd'hui, elles se sont envolées devant la lumière de la force et de la loi mise en pratique : seule, la montagne reste là, avec sa masse grisâtre, tenant toujours suspendue au-dessus de la tête des Puéblains, la terrible épée de Damoclès, qu'il ne tient qu'à eux de secouer du bout du doigt, pour faire retomber avec elle, sur leurs épaules, tous les maux de l'anarchie.

Dans les environs de Puébla, à quelques milles de distance, se trouvent les débris de l'ancienne ville sacrée du Mexique, de Cho-

ula, la demeure de Quetzalcoalt, l'homme blanc. Nous résolûmes d'aller y déjeuner un beau matin, et d'y faire sauter une bouteille de champagne frappé, en souvenir des bienfaits que le Dieu de l'air avait répandus sur l'Anahuac.

Jadis Cholula comptait une population de 40,000 âmes, ce qui la rendait une des villes les plus considérables de l'empire Aztèque. Aujourd'hui réduite aux dimensions d'un misérable faubourg, à peine abrite-t-elle 16,000 habitants qui ont joliment perdu des habitudes hospitalières de leurs ancêtres, si on en juge d'après l'éternel *quien sabe*,—je ne sais pas—qu'ils opposent aux questions de l'étranger.

Parmi les ruines attrayantes qu'elle renferme, la plus curieuse est son immense *téocali*, pyramide dont la longueur de la base a presque le double de celle de Chéops. L'intérieur servait de tombeaux, et sur sa plate-forme s'élevait l'autel de l'homme blanc. Un grand nombre de ces pyramides, comme je l'ai déjà remarqué, sont disséminées sur toute l'étendue du Mexique, sans que la science puisse préciser d'une manière positive l'époque de leur origine. Néanmoins une curieuse légende se rattache à celle de Cholula. Elle est rapportée par M. Ampère dans ses "*Promenades en Amérique*."

"Lors de la grande inondation, le pays d'Anahuac était habité par des géants. Tous ceux qui ne périrent pas dans ce désastre furent changés en poissons, excepté sept géants, qui se réfugièrent dans les cavernes quand les eaux commencèrent à baisser. Un de ces géants, nommé Xelhua,—prononcez Chelhuha,—qui était architecte, éleva près de Cholula, en mémoire de la montagne de Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à ses frères, une colonne artificielle de forme pyramidale. Les dieux, voyant avec jalousie cet édifice dont la cime devait toucher les nuages, irrités de l'audace de Xelhua, lancèrent des feux célestes contre la pyramide, d'où il arriva que beaucoup de constructeurs périrent, et que l'œuvre ne put être achevée."

Cette singulière légende confirme de plus en plus l'analogie extraordinaire que l'on rencontre entre les traditions primitives de l'histoire du Mexique, et celles dont font mention les auteurs bibliques. Cela devient d'autant plus frappant, qu'à propos des *téocalis* mexicains, M. Girard fait remarquer que ce sont en général, des pyramides à degrés, ce qui leur donne une grande ressemblance "avec l'architecture du monument de Babylone, dans lequel on croit reconnaître la Tour de Babel, et qui d'après la savante description de M. Fresnel, se composait de huit parallépipèdes rectangles en retrait l'un sur l'autre."

Comme nous retournions tranquillement au pas de nos chevaux à travers les immenses plantations d'agave qui entourent Puébla, un Indien occupé à extraire du pulque¹ se leva en nous prodiguant les fastueux titres de "Grandeurs et Illustrissimes Excellences," et nous proposa d'acheter la plus singulière curiosité que j'aie bien certainement rencontrée. C'était un insecte connu des Mexicains sous le nom d'animal plante—*el animal planta*—sur le dos duquel pousse un véritable petit arbuste, avec ses couches ligneuses, ses feuilles et ses fleurs. Il appartient au genre des hémiptères, et d'autant que j'ai pu en juger, doit être de la même espèce que la *cicada plebeia* de Linné. D'après M. Rio de la Loza, membre de la Société Mexicaine de Géographie et de Statistiques, ce phénomène s'expliquerait par des excroissances *animales* causées par l'altération organique que subirait la larve, morte pendant sa transition à l'état de nymphe. Plus tard, je me suis convaincu de l'inexactitude de ce fait; car pendant la campagne d'Oajaca, j'ai recueilli moi-même dix sept de ces petits insectes, *tous vivants* à quelques pouces sous la surface du sol, avec leurs arbustes en parfaite végétation. Le manque d'alcool me força de les jeter les uns après les autres, et mon intéressante trouvaille ne servit qu'à me faire regretter une fois de plus, le peu de temps que j'avais à consacrer à mes études scientifiques, car j'avais là, entre les mains, une belle lacune de l'histoire naturelle à combler—déterminer exactement la liaison qui existe entre le règne animal et le règne végétal.

Si en campagne la vie des camps est ennuyeuse par suite de l'oisiveté et du désœuvrement qu'elle entraîne, en revanche la vie de garnison est agréable, car elle permet de bien employer ces heures perdues, surtout s'il existe de bonnes bibliothèques dans la ville où nous jette le hasard. Celle que j'avais à ma disposition n'était pas très-considérable, mais bien choisie, et pour en compléter l'éloge, appartenant au Génie Français, mot qui renferme à lui seul, les adjectifs sérieux et savant. Mes journées se passaient à feuilleter et à compulsuer ces anciens manuscrits, ces précieux in-folios que la main intelligente de quelques officiers avait arrachés aux griffes de la bande noire, et quand je m'étais fatigué à déchiffrer l'écriture jaunie de ces vieux moines, de ces bons Franciscains qui, lorsqu'ils n'étaient pas assez riches pour s'acheter des livres, les copiaient

¹ Au Mexique le pulque remplace le vin: on l'extrait de la tige de l'agave de la manière que l'on entaille l'érable au Canada. De la couleur du lait, cette boisson possède des propriétés enivrantes: elle est excessivement désagréable lorsqu'on y goutte une première fois, et ne peut-être conservée au-delà de trois jours.

Le bas peuple boit une espèce de genièvre nommée *mescal*, qui n'est pas absolument mauvais. (NOTE DE L'AUTEUR).

laborieusement, je n'avais pour me distraire qu'à regarder par la fenêtre entr'ouverte, la plaza mayor. Alors j'assistais à un curieux spectacle.

On était en décembre, époque où les oiseaux de nos climats du Nord désertent nos forêts, pleurant tristement leurs feuilles sous la brise d'automne, et s'en viennent demander au tropique un peu de verdure et de soleil. Tous les arbres de la place étaient couverts de ces bandes immigrantes : pas une branche qui ne ployât sous le poids de ces légers flocons de duvet ; pas une feuille qui n'abritât un de ces frileux réfractaires. Il fallait les entendre se raconter leurs périls et leurs aventures ! C'était, surtout au coucher du soleil, un bourdonnement et un caquetage à n'y rien pouvoir comprendre. A les voir faire un tapage infernal pour la possession du bout d'une branche, puis un instant après cesser leurs querelles pour se baiser amoureusement de leur petit bec rose et chanter joyeusement un refrain inconnu, avant de cacher leur tête espiègle sous le bout de leur aile, je me demandai si l'oiseau ne partageait pas avec l'homme, l'oubli et l'ingratitude ? Beaucoup allaient ne plus se souvenir sous ce ciel balsamique du rude climat de mon pays, et combien peu, parmi toute cette bande de bohémiers, retourneraient au printemps, réchauffer le nid désert et abandonné qui les avait vu naître.

Le temps s'enfuyait gaiement. Au commencement, nous n'avions pour l'oublier que les veillées ennuyeuses et beaucoup trop bruyantes du Club. Bientôt nous cessâmes tout à fait de fréquenter ces réunions, pour nous assembler une dizaine au café de ma tante Rose. Là, nous causions à notre aise littérature, histoire, philosophie, art militaire et controverse religieuse, le tout entortillé dans la blanche fumée de nos cigares. Quelquefois la discussion s'échauffait, mais toujours ma tante Rose arrivait à point pour remettre tout le monde d'accord.

C'était une singulière femme que ma tante Rose, et sa jolie personne vaut bien la peine d'une description.

Nul à la Légion Etrangère ne connaissait son âge, pour l'excellente raison que malgré son visage toujours frais et toujours coquet, elle comptait aux cadres depuis fort longtemps. Quant à son nom personne ne s'en occupait ; il suffisait qu'elle fût la tante de tout le monde. Sa carrière militaire s'était ouverte par le haut grade d'enfant de troupe, ce qui voulait dire que son père avait dû être un ancien officier, et jamais l'on ne pût savoir si c'était par modestie ou par déception, mais elle avait constamment refusé de se marier, et s'était toujours contentée de l'humble position de vivandière du régiment. Il ne faut pas conclure de toute cette

réserve que ma tante Rose, malgré sa blonde figure qui la faisait ressembler à une Anglaise, fût d'un sang tranquille et endormi. Au feu, elle tenait un peu de la bravoure de Jeanne Hachette et de l'intrépidité de Jeanne d'Arc. Sur les champs de bataille d'Algérie, elle avait versé à boire au soldat mourant de soif, sans prendre garde aux balles du Kabyle. En Crimée, elle gravissait au pas de course les pentes escarpées de l'Alma, son petit tonneau d'eau-de-vie sur l'épaule, et à Solférino, l'Empereur chevauchant au milieu d'un ouragan de mitraille, la trouva pansant des blessés et consolant des mourants au fort de la mêlée. Alors il s'était découvert devant la pauvre inconnue, et se penchant sur la crinière de son coursier Arabe, avait attaché sur cette loyale poitrine, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Aussi, ma tante Rose était-elle le plus *chic* troupier de toute l'armée française, lorsqu'elle passait crânement sur les trottoirs de Puébla, dans son gai costume de vivandière, ses quatre décorations au vent, et portant militairement sa petite main à son chapeau lorsque les factionnaires lui portaient les armes.

Parmi les officiers qui assistaient à nos réunions, se trouvait un de ces caractères excentriques qui restent profondément gravés dans la mémoire, une fois qu'on les a rencontrés. Comme ma tante Rose, il appartenait à la Légion Etrangère, où il s'était engagé avant la guerre d'Orient. Soit fatalité, soit insouciance, il n'avait jusqu'à présent, tiré hors de cette loterie, où se gagnent indistinctement bâtons de maréchaux de France et chevrons de caporaux, que la contre-épaulette de Lieutenant. D'une rigidité excessive dans le service, il causait très rarement, passait son temps à lire une édition Allemande de Goëthe, ou à faire des vers, ne riait jamais, et quand il était de bonne humeur fredonnait entre ses dents cette strophe favorite :

Pauvre bouquet fleurs aujourd'hui fanées,
 Nous vieillirons sans nous quitter jamais !
 Ton souvenir après bien des années
 Me redira le doux temps où j'aimais.

Au régiment comme partout ailleurs, quand on a rien à se dire, ce qui arrive assez souvent, on invente. Plusieurs histoires extraordinaires roulaient donc sur le compte du lieutenant allemand. Quand à moi, bien que je n'aie jamais provoqué ses confidences, j'ai toujours été sous l'impression que ses dehors austères cachaient une âme de poète, déclassée et jetée d'un seul coup hors de ses gonds, par le réalisme de la vie. Plus tard, mes doutes furent confirmés jusqu'à un certain point. Notre malheureux camarade

fut tué dans une escarmouche près de San Luis de Potosi, et le soldat qui l'ensevelit trouva dans son scapulaire, la poussière de quelques fleurs desséchées. Comme le colonel Evrard, de Jules Sandeau, "il avait probablement vu se briser en un jour, l'espoir de sa jeunesse, s'évanouir à jamais tout un avenir de félicité, et se sentant seul il s'était jeté dans l'armée comme on entre à la trappe."

L'armée offre en effet, dit le spirituel romancier, plus d'un rapport avec le cloître. Elle bride les passions, règle les âmes et ouvre un refuge à bien des douleurs, à bien des mécomptes.

La fin de l'année 1864 approchait, et l'escorte attendue sous les ordres du commandant de Ximènes, n'arrivait pas encore. Déjà nous étions au jour de Noël, et je me rappellerai longtemps cette longue nuit qu'il nous fallut passer sabres nus, mèche allumée, canons chargés à mitraille, devant la porte de la cathédrale, car le commandant supérieur avait été prévenu qu'un soulèvement de *peros* se préparait. Enfin le colonel Jeanningros me détacha au convoi que le colonel d'Outrelaine devait conduire au corps expéditionnaire d'Oajaca.

Je ne fus pas long à rejoindre mon poste. Dans la nuit du 31 décembre, je galopais lestement sur la route d'Amazoque, non sans m'être retourné sur la croupe rebondie de mon mustang mexicain, pour regarder une fois encore, Puebla qui s'endormait sous les rayons satins de son clair de lune, et crier au revoir à cette joyeuse ville, aux cloches argentines et aux mystérieuses sérénades, que la main de l'homme a déposée sur le plus haut plateau de la Cordillère avec le même soin et la même coquetterie, qu'un mari heureux place un frais bouquet de violettes et de fleurs des champs sur le corsage de la femme aimée.

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

(A continuer.)

BLUETTE.

ALLONS SUR L'ONDE.

Voici l'heure où sur toute chose,—
Onde, herbe pâle ou rameau noir,—
La lumière tombe plus rose
De l'urne vermeille du soir.

Vois, vois les mésanges lassées
Frôler l'eau de l'aile en courant,
Et dans les branches balancées
Suspendre leur vol murmurant.

Allons, avant que l'ombre emplisse
Le lac, tout rougissant encor,
Allons errer sur l'onde lisse
Et cueillir des nénuphars d'or.

Entrons dans l'esquif, ô ma reine ;
La nappe des fleurs est là-bas ;
Que ton âme reste sereine
Souris, ne t'inquiète pas.

Quand la svelte nacelle penche
Plus vivement, l'on voit alors
Sur l'eau légère qui s'épanche
Des rides refluer aux bords.

Quels frais parfums ! voilà la brise,
Voilà la brise de la nuit !...
Le couchant est rouge cerise.
Jouissons de l'heure : elle fuit.

Un soir... t'en souvient-il, mon âme ?...
Nous rasions le bord du bassin...
Ah ! les joyeux reflets de flamme
Qui flottent au vent sur son sein !...

En tournant la liquide allée
Tu chantais : soudain, les échos
Partirent comme une volée
D'oiseaux chantants le long des eaux.

C'était une harmonie étrange,
Un lent et beau murmure clair ;
Je te dis : N'es-tu pas un ange
Menant quelque grand chœur dans l'air ?

Oh ! ce soir, que je puisse encore,
Aux sons d'un bel hymne alterné,
Côtayer la rive sonore,
Rêveur, sur une rame incliné.

Terrebonne, août 1865.

ALFRED GARNEAU.

LE R. P. FELIX BEREY.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

La démolition de l'église des Récollets, l'un des plus vieux monuments que possédait notre ville, a été l'occasion de travaux intéressants et gracieux sur ces bons religieux, dont notre peuple, malgré une longue séparation, n'a pas cessé de conserver un tendre souvenir. J'ai cru que ces circonstances donneraient peut-être de l'à-propos à une petite esquisse de la vie du dernier supérieur des Récollets, que j'ai tracée il y a déjà assez longtemps, dans un but particulier.

De tous les apôtres qui sont venus apporter dans ce pays les lumières de l'Évangile, les Récollets sont les premiers ; ils arrivèrent dans la Nouvelle-France au mois de mai 1615, il y a deux cent cinquante deux ans ; c'est un père récollet qui a dit la première messe. Ils nous furent enlevés dans les plus mauvais temps de notre histoire, alors que le peuple canadien avait le plus besoin de consolations, d'encouragements et de foi. Celui dont je veux vous parler a été leur dernier supérieur ou commissaire général, le R. P. Félix Béréy. En cette qualité, et aussi par ses talents, sa naissance et son mérite personnel, il a joui auprès des autorités du temps, d'une considération qu'augmentaient encore son esprit vif et pétillant, sa conversation enjouée, et ses bons mots dont quelques uns sont venus jusqu'à nous. Les relations amicales qu'il ne cessa d'entretenir avec les gouverneurs anglais, à Québec, lui ont créé des ennemis, comme nous le verrons plus tard ; on l'a accusé de servilisme, de bassesse même ; nous essayerons de faire voir

que ces reproches sont quelquefois complètement faux et qu'ils sont toujours exagérés. Il fut l'ami, il est vrai, de plusieurs personnages constitués en dignité ; mais, assurément, il n'y a rien de reprehensible dans ce fait : au contraire, ces rapports bienveillants pouvaient peut-être contribuer à améliorer la position de l'église canadienne qui, dans le temps, était loin de jouir de toute la liberté et de toute la sécurité désirables. Qui sait, même, si le P. Berrey n'espérait pas, en se faisant des amis puissants, gagner l'esprit du gouvernement anglais et, par là, protéger l'existence de son ordre menacé de ruine dans le Canada ?

Le R. P. Berrey naquit à Montréal le 10 juin 1720 et fut baptisé sous les noms de Claude Charles. Il était d'extraction noble et fils de François de Berrey, sieur des Essarts, officier dans les troupes de la colonie. Les auteurs qui ont parlé du P. Berrey ne s'accordent pas sur la manière d'écrire son nom. Les uns, comme M. Barthe, ¹ l'appellent *Berrey* ; d'autres, comme Pierre du Calvet ², le nomment *Félix Berré* ; quelques-uns *Félix de Berrey* ³ ; plusieurs retranchent la particule *de* et disent *Félix Berrey* ; M. de Gaspé dans ses *Mémoires* l'appelle le Père *de Bérey* ; la plupart lui donnent le nom unique de *Félix*. Toutes ces différentes orthographes me semblent inexactes. Son vrai nom est Claude Charles Berrey. C'est l'orthographe que M. Jacques Viger adopte ; c'est celle que j'ai trouvée moi-même dans les registres de la paroisse St. Eustache où ce religieux a été curé, et aussi à St. François du Lac, d'après ce que m'a écrit M. J. Paradis, le curé actuel. Des actes que l'on trouve dans les registres de Beauport s'accordent avec M. Viger pour le nom de Charles, mais ils omettent celui de Claude. Après son entrée au couvent, le P. Berrey, suivant l'usage des franciscains, prit un nom de religion et fut surnommé *Félix*. C'est ce que nous dit une note dans les registres de Beauport : " Charles Berrey surnommé Félix, religieux de St. François." C'est depuis ce moment qu'il porta le nom de Félix par lequel il est plus généralement connu. Il est certain qu'il abandonna la particule *de* avant son nom. J'ai vu à St. Eustache sa signature écrite au bas de plusieurs actes de l'état civil, et elle est toujours invariablement comme suit : *Félix Berrey ptre. rec. mis.* On retrouve aussi la même signature à St. François du Lac où le révérend père a été curé, comme je le dirai plus bas.

Je n'ai pas pu avoir la date exacte de son ordination. La

¹ Le Canada reconquis, etc., p. 69.

² The case of Peter du Calvet, p. 250.

³ Dr. Meilleur, Mémorial de l'Education, p. 9.

Liste Chronologique de M. Noiseux dit bien qu'elle eut lieu le 21 décembre 1743; mais ce doit être là une erreur; car on voit par les registres de la paroisse de Beauport que le P. Bery a desservi momentanément cette paroisse avant la date donnée comme celle de son ordination par la *Liste Chronologique*: deux actes, l'un du 9 février 1743, et l'autre du 2 mai de la même année sont signés de son nom; il faut donc qu'il ait été fait prêtre en 1742 ou dans les premiers jours de l'année 1743. Cependant M. Jacques Viger, en disant dans son *Archéologie Religieuse*, que le P. Bery mourut le 18 mai 1800, ajoute qu'il avait alors 56 ans de prêtrise; cela placerait la date de son ordination en 1744, ce qui me paraît impossible.

Le Dr. Meilleur, dans le *Mémorial de l'Education*¹, dit que le P. Bery fut ordonné prêtre en 1713; cette date s'éloigne tellement de l'époque probable de cet événement que nous devons croire qu'il y a là une erreur typographique.

On retrouve encore le P. Bery à Beauport le 10 janvier 1744, le 7 septembre 1783, en 1790, et le 13 avril 1791.

Il fut aussi pendant quelque temps à la paroisse de St. François du Lac, non pas comme curé en titre, mais en qualité de desservant, pendant la dernière maladie du curé, M. Jean-Baptiste Dugast, et quelques mois après. M. Jean-Baptiste Dugast avait été curé de St. François du Lac pendant près de 45 ans, et s'étant trouvé malade au commencement de l'année 1763, le P. Bery lui fut envoyé comme desservant par le chapitre de la cathédrale de Québec, le siège épiscopal étant alors vacant. M. Jean-Baptiste Dugast mourut le onze de mai de la même année, et le P. Bery continua de desservir la paroisse jusqu'à l'époque où M. Parent vint le remplacer en qualité de curé en titre de St. François du Lac. En laissant cette dernière paroisse, le P. Bery se rendit à Chambly dont il fut le 22^e curé, depuis le 28 août 1763 jusqu'au 4 octobre 1769. De Chambly il alla, au mois d'octobre 1769, à St. Eustache, dont il fut le second curé; il n'y resta que quelques mois; il quitta cette paroisse au mois de mai 1770.

Le presbytère de St. Eustache possède un portrait du vénérable récollet, que M. Pâquin, ancien curé de cette paroisse, a obtenu par des moyens assez ingénieux. Je ne saurais cependant garantir l'exactitude de la ressemblance. Voici les faits, qu'on en juge.

M. Pâquin conçut un jour l'idée patriotique d'orne son presbytère d'une galerie de portraits, qui contiendrait ceux de tous les curés ses prédécesseurs, et enfin sa propre image. Un peintre

¹ P. 9.

de l'endroit, Vital Durocher, fut appelé, et ce travail considérable fut confié à son pinceau. Cependant, une difficulté assez grave menaçait d'arrêter la réalisation du projet: il n'existait pas de portrait du P. Berey et des plus anciens curés, sur lesquels le peintre put se guider pour exécuter son œuvre. Il était important cependant de connaître, d'une manière au moins un peu confuse, les traits des personnages que l'on voulait peindre. Comment faire? L'imagination féconde de M. Pâquin fournit un moyen inattendu de surmonter cet embarras. C'était en 1841; le P. Berey florissait à St. Eustache en 1770, et il était mort en 1800. M. Pâquin réunit les anciens de la paroisse, et interrogea leurs souvenirs. Ils n'avaient pas oublié le costume du bon récollet; quelques-uns prétendaient se rappeler parfaitement sa physionomie, les traits de son visage, jusqu'à la couleur de ses yeux. L'artiste, présent à ces délibérations sur le visage d'un homme mort, écoutait attentivement cette évocation du passé, prenait ses notes, esquissait sous l'inspiration des contemporains du P. Berey, et enfin, après bien des tâtonnements, bien des essais imparfaits, plusieurs ébauches qui furent déclarées peu ressemblantes, M. Durocher crut avoir saisi la pensée intime, le souvenir des anciens, et il fixa sur la toile une figure costumée en récollet, qu'avec un peu de bonne volonté on put admettre pour un portrait passable du P. Berey,— on en a souvent fait de plus mauvais. Les anciens de la paroisse déclarèrent que c'était là l'image de leur ancien curé; qui oserait aujourd'hui les contredire? On prit acte de cette déclaration et le portrait du P. Berey fut placé dans la galerie de M. Pâquin. Le voyageur qui porterait ses pas curieux vers St. Eustache pourrait encore voir ce tableau dans le presbytère de la paroisse.

Le P. Berey, pendant le peu de temps qu'il fut à St. Eustache, paraît avoir déployé une grande activité. Il a fait bâtir le premier presbytère en pierre qui se trouvait près de l'emplacement où est le presbytère actuel; mais au lieu d'être en ligne avec l'église que l'on voit aujourd'hui, il formait un angle droit avec la ligne de cet édifice, qui n'a été construit que quelques années plus tard. Ce presbytère, d'après M. Viger, servait tout à la fois de chapelle et de résidence au curé. Jusqu'à cette époque, le service divin s'était fait dans une maison située sur la terre occupée depuis par la famille Charbonneau, à la *Grande Côte*, et actuellement par la famille Scott.

Suivant M. de Gaspé,¹ le Père Berey avait été aumônier d'un régiment et avait même été blessé en administrant les mourants

¹ *Les Anciens Canadiens*, p. 403.

sur le champ de bataille. ¹ Il fut le dernier supérieur et le commissaire général des Franciscains réformés en Canada. ² Il avait cette qualité en 1782 pendant l'emprisonnement de Pierre du Calvet. ³

M. Bibaud dit que le Père Berey était un homme de grands talents et doué d'une vaste éducation. ⁴ C'est aussi ce que nous assure M. de Gaspé. Il réclama contre la proposition de M. de Lacorne St. Luc d'exclure les communautés religieuses du bénéfice de l'*Habeas Corpus*, ⁵ ce qui aurait été assurément une injustice manifeste. Comme je l'ai déjà remarqué, il jouissait dans son temps d'une grande considération auprès des autorités anglaises de qui il recevait un traitement de £500. On lit dans le mémoire de Pierre du Calvet, ⁶ peu intéressé à le flatter, que le Père Berey allait souvent chez le gouverneur, le général Haldimand, non-seulement aux réceptions officielles, mais aussi à des réunions intimes :... "Having seen him (P. Berey) very often at the castle of St. Lewis, not only at the governour's public levees, but in his private parties, the said commissary (P. Berey) being one of his Excellency's creatures and favourites." ⁷

On sait que le gouvernement anglais s'était emparé du couvent des Récollets à Québec et en avait fait une espèce de prison d'état, dans laquelle Pierre du Calvet, accusé de conspiration et de haute trahison, fut détenu pendant un certain temps. Des écrivains mal inspirés ont voulu rendre les Pères Récollets, et particulièrement le P. Berey, leur supérieur, responsable des actes du gouvernement d'alors. La conduite des autorités anglaises aurait été aussi blâmable que le huguenot Pierre du Calvet ⁸, témoin prévenu, et M. J. G. Barthe ⁹ veulent le faire croire, que, cependant, aucun homme impartial ne pourrait en accuser de pauvres religieux, sur le point d'être dépouillés de leurs biens et, après tout, soumis comme bien d'autres à ce qu'on a appelé la tyrannie du général Haldimand. Il faut toutefois remarquer que l'histoire est encore loin d'avoir complètement lavé la mémoire de Du Calvet des

1 *Foyer Canadien*, 1865, p. 288.

2 Bibaud, *Panthéon Canadien*, p. 30.

3 *The Case of Peter Du Calvet*, p. 250.

4 *Panthéon Canadien*, p. 30.

5 *Id.*, p. 30.

6 *The Case of Peter Du Calvet*, p. 250.

7 *Id.*, p. 250.

8 *The Case of Peter Du Calvet*, p. 250.

9 *Le Canada Reconquis*, etc., p. 69.

crimes dont il a été accusé et pour lesquels il a souffert l'emprisonnement. De plus, comme le remarque bien justement M. Bibaud ¹, l'emploi de la maison de ces religieux comme prison par le gouverneur anglais n'était pas plus à leur gré que le service de leur église au culte protestant. M. Barthe n'avait assurément pas fait ces réflexions si simples et si justes, lorsqu'il a écrit les lignes qui suivent :

“ Il (Du Calvet) fut tantôt plongé dans d'humides et obscurs dongeons, ayant le récollet Berry pour géolier, tantôt nuitamment soustrait du sein de sa famille et clandestinement enseveli dans les pontons où le père Berry, toujours limier de police, devait faire régner le secret de la tombe sur le sort de l'héritique patriote.” ²

Remarquons en passant que les humides et obscurs dongeons dont parle ici le sympathique auteur, étaient le couvent des Pères Récollets dans lequel ceux-ci continuaient à habiter même pendant l'emprisonnement de Du Calvet.

Le Père Berey a encore aujourd'hui un contemporain qui l'a vu et connu. C'est bien probablement le seul. Ce contemporain, c'est M. de Gaspé, l'auteur des *Anciens Canadiens*. Ce vénérable vieillard qui, presque au terme de sa carrière, s'est tout à coup révélé d'une manière si brillante à la littérature canadienne, mentionne à plusieurs reprises dans ses ouvrages le nom du Père Berey. Dans les *Anciens Canadiens*, il raconte de lui un trait à un dîner chez le gouverneur Haldimand, auquel assistait M. de LaCorne St. Luc. Dans ses *Mémoires*, M. de Gaspé parle plus longuement de lui et rapporte diverses anecdotes sur son sujet qui doivent naturellement trouver ici leur place.

Après avoir raconté la vie que menaient ces pauvres Pères Récollets lorsque l'incendie de leur couvent les eut dispersés, M. de Gaspé ajoute :

“ Tout ce qui précède n'a rapport qu'aux frères récollets et non aux pères de cet ordre, dont je n'ai connu qu'un seul, le père de Bérey, leur supérieur, qui recevait du gouvernement anglais un traitement de cinq cents louis équivalents à quinze cents louis de nos jours. Aussi avait-il ses appartements séparés où il recevait ses amis, donnait des dîners aux gouverneurs, voire même au Duc de Kent. Je l'ai souvent entendu dire, et l'anecdote suivante semble le confirmer.

“ Le Duc de Kent avait reçu une invitation du révérend père

¹ *Panthéon Canadien*, p. 31.

² *Le Canada Reconquis*, etc., p. 69.

pour midi, heure à laquelle finissait la parade qui avait lieu vis-à-vis le couvent des récollets, sur le terrain même où est maintenant notre petit *square* avec son jet d'eau. Le père de Bérey qui avait été aumônier d'un régiment, qui avait même été blessé en administrant les mourants sur un champ de bataille, avait des goûts et des allures tant soit peu soldatesques. Il ressemblait un peu à ce brave officier français, qui, dégouté de l'armée, après quelques années de service, avait échangé l'uniforme pour la soutane, et qui, lorsqu'il lui échappait un juron, ne manquait pas d'ajouter, en baissant les yeux : " Comme j'aurais dit lorsque j'étais colonel des dragons." Je ne prétends pas dire que le père de Bérey en faisait autant, mais seulement qu'il avait des allures et des goûts tant soit peu soldatesques. " Or donc, au jour convenu, voulant recevoir dignement le fils de son souverain, il avait fait disposer un petit parc d'artillerie, vrai chef-d'œuvre de mécanique qui devait faire feu à midi sonnante, au moment de l'arrivée du Prince et de ses aides de camp. Ces petits canons d'étain ou de plomb, montés sur de jolis affûts, étaient l'œuvre d'un des frères du couvent, et devaient tous tonner à la fois.

" Soit que le Prince, qui était un grand *martinet*, comme disent les anglais, (car il allait souvent pendant l'été, suivant l'expression des soldats de son régiment, faire la bacchanale dans leurs casernes dès trois heures du matin, pour activer les paresseux à grands renforts de coups de canne), soit que le Duc de Kent, dis-je, eût assez discipliné son régiment ce jour-là, ou pour un autre motif, il termina la parade vingt minutes plus tôt que de coutume, et enfila dans le couvent avec ses aides de camp. Le père de Bérey, pris à l'improviste et au désespoir de n'avoir pu faire jouer ses pièces d'artillerie au moment où le Prince faisait son entrée par la grande porte du couvent, le père de Bérey, qui était prompt comme la poudre, s'écria d'un ton assez bourru :

" — Monseigneur, on ne surprend que ses ennemis ; je pensais votre seigneurie trop stricte sur la discipline pour abréger une parade afin de monter à l'improviste à l'assaut d'un paisible couvent !

" Le Duc de Kent, après s'être fait expliquer la cause de la mauvaise humeur du fils de Saint-François, ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur. Le père de Bérey, qui ne voulait pas s'être mis en frais de galanterie en pure perte, demanda au Prince à la fin du dessert la permission de boire à sa santé. Et comme il prononçait ces mots : " Messieurs, à Monseigneur le Duc de Kent, " une détonation formidable du parc d'artillerie, rapprochée près de la porte du réfectoire, fit vibrer les vitres de l'appartement.

" On reprochait au supérieur des récollets d'être par trop courtisan : on oubliait qu'issu d'une famille noble de France, il se trou-

vait à sa place dans la société qu'il avait fréquentée depuis son enfance, et que si, dans les salons anglais, son habit de moine et son capuchon lui faisaient prêter le flanc à la raillerie, d'un autre côté ses manières, ses connaissances étendues, son esprit fin, délié et sarcastique, en faisaient un jouteur que personne n'attaquait impunément. Il dinait même aux *mess* des officiers de l'armée anglaise où ses saillies, ses bons mots ses reparties vives, étaient très-appréciés.

“ Je ne puis résister à la tentation de raconter deux des bons mots, entre mille, du père Berey, avant de prendre congé de lui. Il était très-vieux lors de la captivité de Notre-Saint-Père le Pape Pie VII, et il était bruit que Napoléon voulait obtenir une dispense de sa sainteté pour marier les prêtres du clergé catholique, et même que la chose était décidée. Un mauvais plaisant aborde le vieux père de Bérey dans un cercle nombreux, et lui dit :—Bonne nouvelle ! réjouissez-vous, mon révérend père ! Napoléon a obtenu du Pape une dispense de mariage pour tous les prêtres du clergé catholique.

— Tu vois bien, gros sot, dit le vieux moine, que c'est de la moutarde après dîner.

“ Un prêtre des environs de Québec passait pour avare et peu hospitalier, préférant dîner à la table d'autrui que de recevoir des convives à la sienne. Il venait fréquemment à Québec où il recevait bon accueil partout où il se présentait, et principalement au séminaire, à la cure de Québec, aux Jésuites et au couvent des récollets.

“ Quelqu'un aborde le père de Bérey dans la rue et lui demande s'il a vu M. le curé X.—Oui, dit le moine, il m'a rappelé le lion de l'Écriture : *circuit quærens quem devoret.*”

Le Père Berey mourut à Québec le 18 mai 1800,¹ à l'âge de 79 ans, 11 mois et 9 jours et fut inhumé le 20.² Quelques uns, parmi lesquels l'auteur de la *Liste Chronologique*³, placent la date de sa mort au 22 du même mois ; mais c'est là une erreur.

Tels sont les renseignements qui nous sont parvenus sur la vie et les actions du R. P. Berey. Quelqu'incomplets qu'ils soient, ils nous font cependant assez connaître la personne et le caractère de ce vénérable religieux, pour nous faire regretter que l'histoire ne nous ait pas conservé plus de détails sur les événements de sa vie. Mêlé, comme il l'a été, aux hommes les plus importants de son temps, il a dû connaître bien des faits, bien des projets, bien des mesures d'un intérêt vraiment historique, et sur lesquels il existe

¹ *Archéologie Religieuse*, etc., p. 11.—Langevin, *Notes* etc., p. 247.—Bibaud, *Panthéon Canadien*, p. 30.

² *Archéologie Religieuse*, etc., p. 11.

³ *Liste Chronologique*, etc., p. 23.

aujourd'hui des lacunes regrettables. Sa vie aurait d'autant plus d'importance que le R. P. Berey a existé à une époque où le Canada possédait peu d'hommes remarquables ; la plupart des principales familles et un grand nombre des officiers civils et militaires avaient émigré en France après la conquête ; les hommes qui plus tard ont pris une part si proéminente dans les fastes de notre pays n'étaient pas encore formés. Le P. Berey a justement vécu dans cet intervalle un peu obscur de l'histoire canadienne. Regrettons l'ignorance dans laquelle ses contemporains nous ont laissés. Que ce soit là un juste motif pour engager nos écrivains, nos hommes constitués en autorité, à recueillir précieusement les faits qui se passent aujourd'hui sous nos yeux, qui souvent semblent peu importants, mais auxquels des événements subséquents, impossibles à prévoir, ou la curiosité des hommes donnent quelquefois un intérêt qu'on n'aurait jamais pu soupçonner.

C'est ce que Mgr. de Montréal a bien compris. Au milieu des travaux et des inquiétudes qui assiègent sans cesse son esprit, il n'a pas négligé les intérêts de l'histoire. Le 18 décembre 1862, il a adressé à ses curés une circulaire leur demandant de recueillir tous les renseignements possibles sur leur paroisse et sur la vie des curés leurs prédécesseurs. Déjà plusieurs se sont conformés à ce désir patriotique ; des travaux nombreux ont été déposés à l'Evêché ; d'autres bientôt viendront les rejoindre. Si l'on continue ainsi à amasser avec soin des noms, des faits, des dates, le récit des événements intéressants, l'on aura après quelques années une somme considérable de documents historiques qui formeront une source extrêmement précieuse à laquelle l'écrivain pourra toujours puiser avec confiance. ¹

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

¹ Quelques-uns de ces travaux doivent être publiés prochainement par M. Huguet-Latour, dans une série de livraisons qui formeront la suite et la continuation de l'*Annuaire de Ville-Marie*. La première de ces livraisons, qui est actuellement sous presse, contiendra l'histoire de l'Isle Dupas, de St. Roch de l'Achigan, de St. Hermas, et de Ste. Philomène. La seconde, l'histoire de St. Eustache, de Varennes, de Repentigny, etc.

LA MÉSANGE A TÊTE NOIRE.¹

LA PETITE CHARBONNIÈRE DE FRANCE.

(Chicadee.—Black Cap Titmouse.)

Je suis le compagnon
Du pauvre bù heron.

Je le suis en automne
Au vent des premiers froids ;
Et c'est moi qui lui donne
Le dernier chant des bois."

Amie du forestier, *Petite Charbonnière* qui ne te connaît, qui ne t'aime, qui ne t'admire ?

Il y a de cela déjà bien des lustres, que le plus enjoué, le plus jeune de nos chroniqueurs, l'octogénaire qui a écrit les *Anciens Canadiens*, t'avait remarquée, gambadant, furetant, sautillant dans les verts rameaux des vieux sapins de son manoir ; tu t'associes également à nos premières courses, par bois, par monts, par vallées. L'habitant du doux pays de nos aïeux, le paysan de la belle France, te reconnaît, te réclame sous le nom familier de la *Petite Charbonnière*, et si tu fais acte de présence au vieux monde pendant la belle saison, tu ne dédaignes pas, pendant la froide température, les jours mauvais, de chanter pour nous consoler, nous, les hommes du monde nouveau. Oiseau de la patrie, nous t'aimons.

Qu'es-tu, répète l'enfant, à l'instar de son amie la mésange, dont

¹ No. 290 ; *Parus atricapillus*.—Baird.

" " *atricapillus*.—Audubon.

le cri ressemble à ces mots : actif, alègre, querelleur, l'on dirait presque à l'épreuve du froid, cet oiseau n'est jamais plus gai, que lorsque le thermomètre indique à l'homme de regagner, sans délai son toit hospitalier. Son parcours s'étend jusqu'aux régions hyperboréennes à la vaste baie où l'intrépide Henrie Hudson, le premier en août 1610 déployait son pavillon.

La chansonnette du mâle est plutôt un doux gazouillement, qu'un chant régulier. Le Mésange hante les alentours des maisons l'automne et l'hiver, époque où elle quitte les bois francs, pour se nourrir de la graine des pins. Les Pics minules, les Grimpereaux, les Nuthachs, sont ses compagnons de voyage ; l'analogie des mœurs, établit des rapports d'amitié et crée une véritable *entente cordiale* entre ces volatiles. En avril et en mai, la mésange s'approprie la cavité creusée dans un arbre par un pic, ou par un écureuil : quelquefois avec une assiduité sans pareille, elle se prépare elle-même un réceptacle pour ses œufs, qui d'ordinaire sont au nombre de six, marqués de petits points roux. Pendant l'année qui vient de s'écouler nous avons eu la faculté d'observer deux nids et nous pouvons garantir l'exactitude de ce que l'on va lire.

Un jour, au printemps dernier, c'était le 26 avril 1866, grand émoi à Spencer Grange. A notre retour de la capitale, nos enfants annoncent avec un *crescendo* d'exclamations qu'ils avaient bien et duement remarqué un couple de mésanges, pendant la journée entière, creusant à coups de bec dans le tronc d'un hêtre sous le balcon. Et nous de nous récrier, de faire fi d'une nouvelle si étrange, de leur répondre que ce devait être un couple de petits pics, tant il nous semblait incroyable que des mésanges avec leur bec frêle, et leur petite taille pussent entreprendre une tâche aussi herculéenne pour leur force, que de perforer le tronc d'un hêtre. Mais en vain, notre ainée alla de suite quérir le fils du jardinier, oiseleur émérite, lequel corrobora le fait. Et nous, d'attendre avec impatience le lever de l'aurore du lendemain. A l'heure de la Diane, nous étions à notre poste ; il nous fut bientôt donné de nous assurer que ces diminutifs oiseaux avaient duement entrepris de se pratiquer un trou dans l'arbre, vraisemblablement pour la nidification. Un examen plus soigneux nous démontra que bien que l'enveloppe extérieure de l'arbre fut saine, nos excellents charpentiers avaient constaté que le cœur en était carié, l'intérieur creux. L'instinct leur avait révélé ce dont nos yeux nous avaient dérobé la connaissance. A force de becqueter pendant plusieurs jours, nos forestiers parvinrent à battre en brèche la muraille. L'entreprise dura trois semaines au moins, puis l'époux et l'épouse s'installèrent. Un spectacle aussi nouveau attira bien des curieux ;

quand l'on s'approchait trop de l'arbre pour plonger le regard dans la couche nuptiale, la maîtresse du logis hérissant ses plumes, bondissait vers l'ouverture, sans néanmoins sortir et manifestait, à ne pas s'y méprendre, tout ce qu'il y avait d'inconvenant, d'indiscret à vouloir ainsi surprendre les mystères de l'amour. Nous donnâmes ordre de ne pas troubler l'intéressant ménage et, vers la fin de juin, les enfants déclarés majeurs étaient prêts à quitter le toit paternel. Un matin, nous cognâmes à la porte de la pondeuse; silence absolu: les jeunes rois des airs avaient déjà pris l'essor vers le ciel. Nous primes occasion d'examiner avec soin le nid et nous le trouvâmes tapissé d'une substance molle, comme du *poil* de vache. Un autre nid de mésanges, dans le voisinage du précédent, nous offrit les mêmes caractères.

Pendant toute la durée de l'hiver nous avons vu plusieurs familles de mésanges, gazouillant, furetant, se bécquetant dans le feuillage des sapins, autour du tronc des chênes dont une épaisse zone entoure notre résidence: sachant combien est vivace chez les oiseaux en général la mémoire des lieux où ils ont eu protection et bien-être, nous ne pouvons nous défendre de voir chez ces individus, les générations des saisons précédentes dont le berceau était à notre porte.

A diverses reprises nous avons été émerveillés de la rapidité avec laquelle les mésanges capturent des insectes pour leurs jeunes. Ces derniers ainsi que les adultes se tiennent ensemble en hiver, et scrutent en corps les troncs des arbres, commençant à la racine, pour s'y procurer les larves et les insectes qui cherchent un abri sous l'écorce. Ami sincère du cultivateur, la Mésange à tête noire n'oublie pas les vergers, dont les arbres reçoivent périodiquement sa visite épuratrice.

La Mésange à tête noire est un des derniers amis que le bûcheron du Canada rencontre dans la forêt. La peinture du Rouge Gorge de France lui convient sous bien des rapports. "Quand, par les premières brumes d'octobre, un peu avant l'hiver, le pauvre prolétaire vient chercher dans la forêt sa chétive provision de bois mort, un petit oiseau s'approche de lui, attiré par le bruit de la cognée; il circule à ses côtés et s'ingénue à lui faire fête, en lui chantant tout bas ses plus douces chansonnettes. C'est le Rouge gorge qu'une fée charitable a député vers le travailleur solitaire pour lui dire qu'il y a encore quelqu'un dans la nature qui s'intéresse à lui.

"Quand le bûcheron a rapproché l'un de l'autre les tisons de la veille engourdis dans la cendre; quand le copeau et la branche

sèche pétillent dans la flamme, le rouge gorge accourt en chantant, pour prendre sa part du feu et des joies du bûcheron.

“ Quand la nature s'endort et s'enveloppe de son manteau de neige ; quand on n'entend plus d'autres voix que celles des oiseaux du Nord, qui dessinent dans l'air leurs triangles rapides, ou celle de la bise qui mugit et s'engouffre au chaume des cabanes, un petit chant fluté, modulé à voix basse, vient protester encore au nom du travail créateur contre l'atonie universelle, le deuil et le chômage.”

Voilà bien les traits, croyons-nous, mais sous un autre nom, de l'ami du bûcheron canadien.

Le mâle a le cou, le sommet de la tête noirs, entrecoupé d'un espace triangulaire de blanc, qui se termine à la narine ; le bec est noir et court ; le reste des parties supérieures, couleur de plomb cendrées, tachetées d'un peu de brun ; les ailes sont frangées de blanc ; la poitrine, le ventre blanc jaunâtre, le pied d'un bleu clair ; les yeux couleur de noisette foncée. La femelle ressemble fort au mâle. Les Anglais l'appellent Chicadee à cause de la ressemblance de son cri *Chicadee-dee-dee* à ses mots.

Longueur, totale $5\frac{1}{2}$ pouces ! Envergure, $8\frac{1}{4}$ pouces.

J. M. LEMOINE.

Sillery, près Québec

NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

(SUITE.)

VI

LES ADIEUX, LE TRIOMPHE.

Le mois de septembre de l'année 1813 touchait à sa fin ; la guerre ne pouvant plus continuer que quelque temps, grâce à la clémence de la saison, moins violente cette année, tout annonçait que les coups dont les ennemis allaient s'accabler décideraient de la suite des hostilités.

Mais comme tous les efforts des Américains devraient se porter sur Montréal, si jamais ils étaient victorieux, on ne pouvait songer à laisser Nélida exposée au sac d'une ville qui serait livrée au pillage et à toutes les horreurs dont la souillerait une soldatesque impitoyable, en cas de réussite. On décida donc que le vieux missionnaire la conduirait immédiatement à Québec, auprès de son oncle, où elle trouverait un asile et une bienveillante hospitalité. Ce trajet même n'était pas sans danger, et, pour prévenir tout malheur, on résolut de leur donner une petite escorte.

La jeune fille ne put apprendre cette décision qui allait la séparer, peut-être pour jamais, de celui qu'elle aimait, sans en éprouver la

plus amère douleur. Quel autre appui lui resterait-il, si jamais le vieux prêtre venait à mourir? Des parents encore inconnus qui, peut-être, refuseraient de la reconnaître! Mais ce qui la troublait surtout, c'était la pensée des périls que le chevalier allait courir, loin d'elle, sans qu'elle pût lui porter secours, panser ses blessures s'il était atteint, le soigner s'il tombait malade.

Elle le revoyait pâle, défait, épuisé, comme elle l'avait déjà vu, alors que, sans elle et les secours du vieux prêtre, il eût succombé à une mort certaine. Ces images la remplissaient d'une amertume inexprimable. Seule, dans la chambre qu'elle habitait, elle pleurait silencieuse et muette, élevant parfois vers le ciel un regard plein d'angoisses et de prières. Tout à coup elle entendit des pas qui se rapprochaient. Le moment de la séparation était-il déjà venu? Elle tressaillit, essuya ses larmes et s'efforça de paraître calme et ferme. La porte s'ouvrit et l'on vit entrer le capitaine Robert, le vieux prêtre et le chevalier.

Celui-ci était pâle et triste. On eût dit qu'il appréhendait pour sa fiancée quelques malheurs imprévus et funestes. Quand il aperçut la jeune fille, les yeux encore tout rouges des larmes qu'elle avait versées, il plaça sa main sur son cœur pour en comprimer les battements. Il lui semblait que la douleur allait le briser dans sa poitrine. Nélida s'aperçut de la poignante émotion qui l'étreignait et dut faire d'incroyables efforts de volonté pour ne pas fondre en larmes, éclater en sanglots. Tous restaient silencieux, en présence de ces douleurs muettes qui n'attendaient peut-être qu'un mot pour se faire jour; et personne n'osait prendre la parole.

Le vieux prêtre, le premier se décida à rompre un silence plus poignant que la manifestation des plus amères douleurs. S'approchant de la jeune fille, il prit ses mains dans les siennes, la regarde un instant avec une tendre et sympathique compassion et lui dit d'une voix douce et pleine de bonté :

— Mon enfant, n'exagérons rien dans la vie, ni la joie, ni la douleur, et sachons toujours envisager toute chose à son véritable point de vue. Vous allez nous quitter, mais ce sera pour quelques jours seulement. Vous trouverez chez votre oncle un asile plein de sécurité, et nous avons pris toutes nos précautions pour que vous n'ayez aucun danger sérieux à courir.

— Ah! mon père, s'écria la jeune fille, avez-vous donc pu croire que ce soit de mes propres périls que je fusse préoccupée? Ce qui m'accable, c'est la pensée de m'éloigner de lui au moment où il doit aller affronter des dangers bien autrement grands que tous ceux dont il est jusqu'ici sorti victorieux, mais non pas toujours sans blessures! Pendant que je serai loin des lieux du combat, je

me le figurerai sans cesse au milieu des mêlées sanglantes, des coups de feu, des charges à l'arme blanche et mes cheveux s'en dresseront d'horreur sur ma tête, et mon sang s'en glacera d'effroi dans mes veines. Je croirai entendre le cri des blessés et des mourants tombant de toutes parts ; il me semblera voir les prisonniers que l'on emmènera, les chevelures que l'on scalpera ; je me demanderai s'il n'est pas au nombre de ces malheureux et j'en sècherai de terreur. Quelle désolation ne sera pas la mienne ! Combien mes angoisses seront intolérables ! Je le revois encore, tel qu'il nous revint le jour funeste où une balle lui avait traversé le cou. On n'en revient pas toujours de pareilles atteintes, et, lui mort, que signifie ma vie ?

— Ma pauvre enfant, je comprends combien cette séparation doit te paraître cruelle et douloureuse ; mais le devoir parle et l'honneur doit rester sans tache. Le chevalier a consenti à servir le pays de ses pères ; un grade honorable lui a été conféré : il serait le plus vil des hommes, s'il hésitait à braver les périls qui peuvent menacer sa vie !

— Eh ! qui vous parle, père, de l'empêcher de faire son devoir ? Ne serais-je pas la première à le mépriser, s'il pouvait hésiter ? Mais pourquoi me séparer de lui ? Devant Dieu n'est-il pas véritablement mon époux par ses promesses et ses serments ? Ne serait-il pas plus digne de me permettre de l'accompagner ?

— De l'accompagner ? fit le missionnaire interdit.

— Eh ! mon Dieu, ne m'avez-vous pas répété cent fois qu'on avait vu des religieuses intrépides braver tous les périls, suivre les armées, panser les plaies des blessés, les servir dans leurs maladies et mériter la palme des martyrs par leur héroïque dévouement ? Ne puis-je donc faire ce qu'elles ont fait ? Père, votre place à vous et à moi, n'est-elle pas où quelqu'un souffre et pleure ? Accompagnons-les tous deux. Nous partagerons leurs craintes, leurs périls, leurs angoisses, nous vivrons ou nous mourrons ensemble.

— Chère enfant, reprit le prêtre fondant en larmes, ce que tu dis là est grand et beau, et j'accepterais, peut-être, si tu n'étais, comme autrefois, que l'humble fille du rocher. Mais aujourd'hui tu ne t'appartiens plus, tu te dois tout entière à celui qui t'a choisie pour la compagne de sa vie.

— Mais alors pourquoi me séparer de lui ? Crois-tu, père, que si je le priais de nous permettre de le suivre, il me le refuserait ? ajouta la jeune fille en jetant sur le chevalier un regard tout plein de larmes.

Et les sanglots trop longtemps comprimés éclatèrent enfin. Une pluie de larmes tomba de ses yeux. Le chevalier, que cette scène

remuait lui-même jusqu'au fond des entrailles, n'avait osé dire une parole, de crainte de laisser deviner son trouble et sa douleur. N'en pouvant plus, il s'approcha, à son tour, de la jeune fille, saisit ses mains la regarda un instant, le cœur gros d'amertume, s'efforçant de calmer son émotion et d'une voix profondément altérée, mais pleine de douceur, lui dit avec effort :

— Nélida, n'insistez point pour obtenir une demande impossible. Devant Dieu et devant les hommes, je vous ai choisie pour devenir la compagne de ma vie. Je vous dois protection, conseil, dévouement et je ne faillirai point à mon devoir. Si nous n'avions à combattre que des hommes civilisés, pénétrés de sentiments d'humanité et d'honneur, je vous dirais peut-être : Restez-ici, dévouez-vous ! Mais il n'en est pas ainsi, ô ma Nélida ! Les troupes américaines ne sont composées que d'un ramassis de gens de tout pays et capables de tous les forfaits. Là se rencontrent la lie des aventuriers sortis d'Europe, des hordes de chasseurs licencieux et impitoyables qui ont passé toute leur vie au milieu des forêts, vivant avec les loups et les ours qu'ils pourchassent, des bandes de sauvages vicieux et dégradés. Comment pourrais-je vous exposer au péril de tomber dans les mains de ces hommes, pour devenir la victime de leurs vengeances cruelles, de leur haine sans frein ? Avez-vous réfléchi à toutes ces choses, ô ma Nélida bien-aimée, en implorant la faveur de nous accompagner ? Jusqu'ici, vous avez pu rester près de nous, parce que le péril de l'invasion n'était pas imminent ; mais le pouvez-vous encore, à cette heure où vont se livrer les combats suprêmes qui décideront de la nationalité canadienne ? Nous vaincus, tout est perdu. Que deviendrez-vous dans l'horreur d'une fuite générale ? Près de notre oncle, un vaisseau vous reçoit, nous volons vous rejoindre, nous partons pour notre belle France et je vous obtiens de ma mère qu'elle vous acceptera pour fille, comme la vôtre m'avait accepté pour son fils. Allez donc nous attendre à Québec, sans trop de crainte et d'angoisses. Nous combattons pour une cause juste et sainte et l'amour de la patrie donnera la victoire à ses vaillants défenseurs.

— Oh ! comment résister à de telles prières, surtout lorsqu'elles tombent d'une telle bouche ? s'écria Nélida, en se précipitant dans les bras du jeune homme. Mais ne t'offense pas, je t'en supplie, ô mon chevalier Louis, si je n'ai pas la force de me séparer de toi sans pleurer. Hélas ! je sais combien tu es vaillant et brave ! Plus est grand le péril, plus il a d'attrait pour ton cœur ! Cette balle qui a falli te ravir à moi pour jamais ne m'apprend que trop ce que je dois redouter de ton audace. Oh ! du moins, je t'en conjure,

ne t'expose pas trop au danger, conserve-toi pour ta mère et pour moi.

— Je te le promets, répondit le chevalier fondant en larmes.

— Maintenant, capitaine, je le remets entre vos mains, vous m'en répondrez. Veillez sur lui comme s'il était votre fils ; promettez-le-moi, vous aussi, ajouta la pauvre jeune fille.

— Ah ! je te le jure, ma belle enfant, dit le vieux marin, qui n'était pas moins ému que le missionnaire et le chevalier. Et maintenant embrassons-nous tous et séparons-nous, car prières de femmes font à l'homme des cœurs de lièvres.

Tous s'embrassèrent pour la dernière fois et le missionnaire s'éloigna, emmenant Nélida qui se retourna pour dire encore une fois au chevalier :

— Du moins ne va pas mourir.

Tandis que la belle jeune fille, s'éloignait de Montréal accompagnée du vieux prêtre et de l'escorte destinée à la protéger, le capitaine et le chevalier quittaient aussi cette ville pour se rendre au camp du colonel Salaberry. Ce brillant officier appartenait à l'une des familles françaises les plus distinguées et les plus anciennes du Canada. Depuis sa jeunesse, il avait toujours servi avec honneur dans les troupes britanniques, se signalant avec les armées de l'Angleterre dans toutes les parties du monde, en Europe, en Amérique, en Afrique, dans l'Indoustan. Peu d'hommes unissaient une intrépidité personnelle aussi dédaigneuse de tout danger à un talent militaire plus incontestable, et sa prodigieuse activité n'avait d'égale que sa rare expérience. Ce remarquable officier fut un des hommes les plus accomplis qu'ait possédés le Canada et sa fortune comme sa réputation sont toujours restées bien au-dessous de sa valeur et de son mérite réel. Comme à un autre Léonidas aux Thermopyles, on lui avait confié l'avant-garde de l'armée, composée de trois cents hommes ; mais plus heureux que son célèbre émule, il put non-seulement résister à des troupes vingt fois plus nombreuses, mais il les arrêta, il les refoula, les vainquit, revint triomphant dans sa patrie, qu'il avait sauvée, et qui ne lui a pas encore érigé le lion de bronze qu'il a si bien mérité.

Le général américain Hampton, après avoir réuni toutes ses troupes, était entré à la tête de quatre mille hommes dans le Bas-Canada, avec l'intention de s'emparer des rives du Saint-Laurent, par la rivière de Châteauguay. Après quelques marches et contre-marches tentées dans le but de forcer le colonel à changer ses positions, il s'approcha du détachement de ce dernier, nourrissant l'espoir de rapporter sur lui un facile mais important succès par l'habileté de ses manœuvres et les ravages que ferait dans ses

troupes, si peut nombreuses, un feu de peloton bien nourri et foudroyant. Mais le colonel, qui n'était pas un homme à se laisser donner le change, devina sans peine quelle tactique se proposait d'employer contre lui son adversaire, et ne doutant point que ses troupes n'y pourraient résister et se feraient écraser presque sans pouvoir combattre, il résolut aussitôt de les sauver, en profitant des accidents du terrain avec une habileté merveilleuse. Chaque arbre, chaque buisson devint un abri pour un de ses hommes qui furent disposés de manière à profiter des plis du sol pour se réunir en une masse compacte sur un point donné, à un signal convenu. C'était la guerre de tirailleurs que la Vendée venait d'inventer contre les soldats de la révolution et que Salaberry créait à son tour, dans les immenses déserts de l'Amérique septentrionale.

Le général Hampton, fier de ses quatre mille hommes, s'avancait en pleine sécurité contre les trois cents braves de Salaberry, ne doutant point qu'il les écraserait jusqu'au dernier homme. Bientôt il pénètre sur le lieu de la bataille qu'il parcourt étonné de n'y plus rencontrer l'ennemi. Plein d'orgueil, il s'imagine qu'il a fui devant lui et commande de s'élançer à sa poursuite, afin de ne pas le laisser échapper, quand une voix tonnante tout à coup au-dessus de la plaine, s'écrie :

—A l'œuvre, mes vaillants; feu !

Et de chaque arbre, de chaque buisson pleuvent les balles et l'inévitable mort. Un feu roulant crible les rangs des Américains. Chaque coup, bien visé, annonce qu'un homme vient de cesser de vivre. Une épouvantable terreur s'empare des assaillants. Ils cherchent partout cette ennemi qui envoie la mort de tous côtés et ne l'aperçoivent nulle part. Et les coups succèdent aux coups, les cadavres renversés aux cadavres.

Le désordre se met dans tous les rangs ; la confusion plane sur l'armée du général de l'Union qui, entendant siffler les balles et voyant s'abattre ses hommes, perd la tête et ne sait que faire. On se presse, on se mêle, on se heurte, on court à droite, on est repoussé à gauche ; partout du feu, partout des balles, partout la mort, et cependant pas un homme qu'on puisse atteindre et contre lequel il soit possible de lutter. Bientôt la panique devint formidable. Des rugissements de bêtes fauves s'élevèrent de cette masse éperdue qu'on massacrait sans pitié. Alors, trois hommes semblèrent se détacher des arbres et du sol et apparurent tous grands debouts sur les hauteurs voisines, l'un au Nord, les deux autres à l'Est et à l'Ouest. C'était le colonel de Salaberry, le capitaine Robert et le chevalier Louis. Tous trois visèrent en même temps

et trois officiers tombèrent. Puis trois cris tonnèrent au-dessus de la mêlée, comme trois hourras sortis de la poitrine des géants :

—Victoire au Canada !

A ce cri, trois cents têtes surgirent de derrière les arbres, les buissons, les ravins, et l'on entendit sortir de trois cents poitrines comme un épouvantable rugissement de lion, ces trois mots redoutables :

—Victoire au Canada !

La terreur de l'ennemi est au comble.

Ce ne sont pas trois cents hommes qui les foudroient de tous les points de ces hauteurs, c'en sont dix mille, vingt mille, cent mille peut-être ! On bondit les uns sur les autres ; on fuit dans tous les sens. On ne voit plus que la mort, on n'entend plus que les coups de feu on ne sait plus que trembler et pâlir. Salaberry comprend que ces malheureux vont se laisser égorger comme des agneaux. Il s'écrie :

—Croisez la baïonnette, et chargez à fond !

Ces trois cents lions s'élancent, comme un ouragan, de tout les points à la fois. Ils massacrent, ils égorgent, ils tuent. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie. La plus grande partie des troupes Américaines reste sur le champ de bataille, tandis que Salaberry n'eut que deux hommes tués et seize blessés. Hampton découragé se retira à Plattsburgh sur le lac Champlain, où il demeura dans l'inactivité la plus absolue, voyant les restes de son armée diminuer à vue d'œil par les maladies et les désertions. Telle fut cette admirable bataille de Chateauguay qui rappela le célèbre combat de la Monongahala du 9 juillet 1755, où l'armée de Braddock fut détruite par une poignée de Canadiens et de sauvages, sous le commandement de M. de Beaujeu.

Pendant ce temps, Wilkinson, croyant que Hampton devait déjà toucher les environs de Montréal, s'avancait à la tête de ses dix mille hommes, pour faire avec lui sa jonction sous les murs de cette ville. Il s'était embarqué le 5 novembre dans l'île Grenadier et, dès la nuit du 6, il passait devant le fort anglais à Prescott. Il faisait un clair de lune magnifique ; la nuit suivante, il aurait pu faire débarquer ses troupes dans l'île de Montréal, avant même que Sir Georges Prévost eût pu être informé de son approche ; mais des obstacles imprévus et des inepties multipliées donnèrent au gouverneur général le temps de réunir toutes ses forces, qui montèrent bientôt à plus de vingt mille hommes.

On ne saurait accorder trop d'éloges au clergé canadien qui, dans ces circonstances, sut déployer tant de zèle et de patriotisme. Sous la direction et le patronage de leurs prêtres, tous les villages colo-

niaux avaient répondu à l'appel du gouverneur et envoyé des défenseurs à la patrie menacée. Aussi sa mémoire est-elle désormais inséparable de l'histoire de ce peuple dont il est un des principaux fondateurs, et dont il a été incontestablement le sauveur et le soutien dans les temps modernes.

Commises aux soins des divers généraux, ces troupes furent bientôt disposées avec habileté, pour faire face à tous les mouvements des troupes envahissantes. Les rencontres se multiplièrent pendant tout le mois de décembre. Il y eut de part et d'autre des alternatives de revers et de succès au milieu desquels se distinguèrent nos deux héros, le capitaine et le chevalier. A la fin les Américains ne pouvant plus tenir contre des forces aussi supérieures prirent le parti de se retirer.

Pendant que ces événements se passaient aux environs de Montréal, Nélida suivie de son escorte se dirigeait vers Québec aux côtés du missionnaire. Comme ce dernier, elle montait un cheval du pays qui marchait d'un pas calme et doux. Elle était habillée de manière à pouvoir affronter un voyage à travers les bois. La brise du matin soulevait avec grâce le voile vert qui descendait de son chapeau de castor. Elle laissait voir ingénument son teint éblouissant, ses beaux cheveux dorés, et ses yeux pleins d'éclat. Les lignes empourprées qui coloraient encore à l'Orient, n'étaient ni plus brillantes ni plus délicates que l'incarnat de ses joues. La beauté de la nature qui se réveillait de son léger sommeil, paraissait avoir ramené quelque sérénité sur ses traits et, parfois, elle souriait aux observations du vieux prêtre avec une grâce si charmante que l'aurore elle-même en paraissait moins belle.

Tout à coup l'Indien qui servait de guide, se retournant, s'arrêta aux côtés du vieux prêtre, et lui dit d'une voix basse : " Bien que nous ne courions aucun danger, la prudence doit nous engager à traverser ce désert avec le moins de bruit possible." Le missionnaire se tut, jetant un coup d'œil rapide vers tous les fourrés voisins. Un instant, il crut reconnaître dans un d'eux un sauvage aux aguets ; mais s'étant avancé vers cet endroit, il n'aperçut plus rien, et sourit de son erreur qui lui avait sans doute fait prendre quelques baies de couleur éclatante pour les regards perçants d'un sauvage. Toutefois il ne s'était pas mépris. Quand la petite troupe fut passée, les branches du buisson s'écartèrent et laissèrent passer une forme humaine. L'aspect de cet être n'était pas sans une certaine grandeur ; mais les traces des passions sans frein que reflétait son visage contribuaient avec le tatouage à rendre cette apparition affrayante. Ce sauvage avait une expression sombre et farouche qui perçait dans tous ses traits malgré leur immobilité stoïque. Il portait,

comme les Indiens, un couteau à sa ceinture et une hache d'arme appelée tomahawk.

On remarquait dans toute sa personne un air de négligence qu'on aurait pu attribuer à des fatigues dont il n'était pas encore remis. Les couleurs dont il avait peint son visage étaient confusément mêlées et rendaient plus repoussants encore ses traits basanés. Le hasard avait produit sur cette féroce physionomie des effets que l'art aurait inutilement cherchés. Les yeux seuls, qui étincelaient comme des étoiles au milieu des nuées, avaient conservé toute leur sauvagerie première. Il suivit d'un regard ardent les voyageurs, qui s'éloignaient sans se douter de sa présence, et un rayon de joie éclaira son visage repoussant quand il leur vit prendre la route qui devait les livrer à sa fureur. C'était Alléwémi.

La petite troupe continua sa route à travers les bois dont les vastes dômes les couvraient d'ombres et de couleurs foncées. Les rayons du soleil faisaient resplendir le givre comme des rubis et des émeraudes. Le silence plein de vagues harmonies qui caractérise les paysages de l'Amérique régnait autour d'eux. Il n'était interrompu que par les bonds des daims qui fuyaient à leur approche, les cris discordants des geais qui s'envolaient effrayés, les hurlements lointains et prolongés des loups, ou le mugissement de chutes d'eau que l'on entendait dans les immenses profondeurs de la solitude. On marcha jusqu'à l'heure de midi, sans qu'aucun événement vint faire diversion aux pensées de Nélida qui se reportaient sans cesse avec une sorte de triste amertume sur le chevalier dont elle s'éloignait, comme si elle ne devait plus le revoir. Vainement le missionnaire cherchait à faire diversion aux vagues sentiments qui l'agitaient sans pouvoir y parvenir. Cette tristesse sans causes apparentes, unie à la fatigue du voyage, ne tardèrent pas à l'accabler. On fit une halte et l'on prit quelque nourriture à l'aide des provisions dont on s'était muni. Tandis que tous assis sur l'herbe, aux bords d'un ruisseau, cherchaient à se reconforter, l'Indien tressaillant tout à coup s'écria :

— Silence !

Tout le monde se tut et se mit à écouter ; mais les bois semblaient muets. Le guide n'en mit pas moins son oreille à terre et, après quelques minutes d'hésitation, il reprit :

— J'entends un bruit de pas.

— Ce sont peut-être des loups qui suivent notre piste, dit le missionnaire.

— Ce sont des pas de sauvages, répondit le guide, et, sur mon

âme, à leur seule manière de froisser les branches sous les talons de leurs pieds, je jurerais que ce sont des Iroquois.

— Peut-être la tribu d'Alléwémi, ajouta la jeune fille pâlisante, d'une voix qui tremblait sur ses lèvres décolorées.

— C'est possible, dit l'Indien. Pour le moment, l'essentiel est de changer de place de manière à dépister les Iroquois, sinon nos chevelures pourraient bien sécher demain suspendues à leurs ceintures.

L'Indien fit cette déclaration terrible avec la froide assurance d'un homme qui comprenait parfaitement le danger dont la petite troupe était menacée, mais ne craignait pas de l'affronter en face. Le père Mesnard pensa à la jeune fille et crut déjà la voir à la merci des ennemis.

— Ah ! je vous en supplie, dit-il à l'Indien, sauvez-nous du péril qui nous menace et vous recevrez de ses parents la récompense que vous voudrez.

— Offrez vos prières à Dieu ! il peut seul vous donner la sagesse nécessaire pour deviner les trames de ceux qui sont sur nos traces, si ce sont des ennemis. Quant aux offres d'argent, inutile de vous en occuper, car ni vous ni moi, ne vivrons peut-être plus ce soir. Je vais tenter tout ce que peut inventer la pensée humaine pour sauver cette tendre fleur, mais n'attendons d'autre récompense que celle d'une conscience satisfaite d'avoir fait une bonne action. D'abord il faut me promettre deux choses.

— Quelles sont-elles ?

— La première, c'est d'être silencieux comme ces bois ; la seconde, c'est de jurer ici que vous ne révélez jamais la retraite où je vais vous conduire, si nous échappons au péril qui nous menace.

Tous jurèrent et on se remit en marche, plein de craintes et d'anxiété. Cependant on parut ne plus être poursuivi pendant le reste de la journée, et sans l'assurance de l'Indien qui affirma ne cesser d'entendre le pas des sauvages, on aurait pu se croire sauvé. Mais il y avait tant de sincérité dans les paroles du guide canadien, que bientôt on fut certain des intentions des ennemis et la certitude d'être poursuivi changea les craintes en terreur. Le missionnaire ne douta plus que les Iroquois, semblables à des bêtes féroces, n'attendissent que l'obscurité fût complète pour les attaquer plus sûrement. La jeune fille se sentit, dans l'âme, des angoisses intolérables. Son imagination surexcitée, trompée par la pénombre d'un vague crépuscule, transformait en figures humaines les buissons agités par le vent, les débris des arbres abattus, et, vingt fois, il lui sembla distinguer les horribles visages des Indiens embusqués pour surprendre la petite troupe. Cependant les nuages floconneux

dont les lignes d'un rose pâle teignaient le ciel bleu achevaient de disparaître, pour faire place aux ténèbres et redoubler la terreur générale.

Ce fut au milieu de ces angoisses qu'on arriva aux bords d'une rivière. On fit entrer les chevaux dans le courant que l'on remonta en amont. Par intervalle, l'Indien, faisait arrêter sa petite troupe, et, au milieu d'un calme profond que troublait seul le bruit d'une cataracte prochaine, il prêtait l'oreille pour étudier les sourds murmures de la forêt. Quand il s'était assuré que tout était calme et que ses sens, malgré leur expérience consommée, ne lui révélaient pas l'approche d'un ennemi, il reprenait sa marche avec lenteur et précaution. C'est ainsi qu'on atteignit un endroit où les hautes berges jetaient un ombre plus épaisse sur les eaux. En ce lieu, la rivière se resserrait entre deux murailles de rochers escarpés, surmontés de grands arbres qui avaient l'air d'être prêts à tomber dans le précipice. Elle formait un étroit et profond ravin enseveli dans une obscurité profonde. En avant, les sinuosités du courant bornaient la vue ; en amont, l'eau semblait descendre du ciel pour s'engouffrer avec fracas dans les cavernes.

On abandonna les chevaux, qui furent attachés à des arbrisseaux croissant dans les fissures des rochers, au milieu d'une sorte d'entonnoir dont on ferma l'entrée en y faisant rouler des quartiers de roche, puis par un sentier connu du guide qui les conduisait, on se mit à gravir les rochers qui devenaient offrir un asile à nos fugitifs. Ce sentier non foulé était, pour ainsi dire, creusé dans le roc nu et glissant, autour du cratère béant des abîmes où le moindre faux pas devait fatalement précipiter ceux qui le côtoyaient. L'Indien conduisit le vieux prêtre et la jeune femme au milieu des sinuosités du chemin et le reste de la troupe suivit comme elle put. On arriva bientôt à une grotte étroite et profonde à l'entrée de laquelle on s'assit en se préparant à tout événement.

L'Indien ayant pénétré à l'intérieur y ramassa quelques morceaux de bois sec, les frotta les uns contre les autres, en fit jaillir une flamme qu'il reçut sur des feuilles sèches et prépara à l'entrée un feu couvert qu'il masqua avec des branches et des couvertures. Un quartier de daim fut bientôt approché du foyer où il ne tarda pas à prendre une belle couleur fauve qui, après tant de fatigues, fournit un repas succulent. En attendant que la cuisson fût complète, il s'assit et Nélida put l'examiner tout à son aise.

Les clartés du feu tombant sur ses traits halés donnaient une tournure étrange à sa physionomie simple et intelligente, à ses formes musculeuses, à son corps vigoureusement trempé. Sa taille droite et flexible, ses mouvements libres sans contrainte, et ses

yeux noirs que la crainte n'avait jamais fait baisser, brillèrent d'un feu doux et terrible. Nul tatouage ne déshonorait sa figure, et sa tête qui conservait presque toute sa chevelure avait un caractère imposant de grandeur et de fierté.

Jusqu'alors la jeune fille n'avait prêté presque aucune attention à ce type des naturels du pays, dont la beauté excitait maintenant son admiration, bien qu'elle fut habituée à trouver chez les indigènes la pureté des lignes unie à la perfection des formes. Plus que jamais, en le voyant, elle sentit qu'il pouvait se fier à la loyauté empreinte sur son visage. Pendant qu'elle l'admirait et se rassurait, le bruit de la cataracte retentissait derrière elle comme les roulements d'un tonnerre lointain.

—Sommes-nous en sûreté dans cette grotte ? demanda-t-elle au chasseur canadien. N'avons-nous pas à craindre, une surprise ? Un seul homme armé, placé à l'entrée, nous tiendrait à sa merci.

Le sauvage sourit, se leva, et, arrachant un tison au foyer, illumina l'intérieur qui laissa voir une autre issue.

—Un renard comme moi, dit-il, ne se laisse pas prendre dans un terrier qui n'a qu'une issue

Quand le repas fut prêt, il servit la jeune fille avec un mélange de dignité, de grâce et d'embarras dont le missionnaire se divertit, car il savait que c'était une infraction formelle aux habitudes des sauvages qui défendent aux guerriers de s'abaisser à des fonctions domestiques, surtout en faveur des femmes. Si quelqu'un des convives eût eu l'esprit assez libre pour l'observer attentivement, il aurait remarqué qu'il avait pour Nélida des attentions singulières et que ce n'était pas sans la faire tressaillir que ces grands yeux noirs s'arrêtaient parfois sur le visage expressif de la jeune fille. Quand il était obligé de lui parler, il le faisait dans un anglais incorrect, auxquels les accents de sa voix gutturale et profonde communiquaient une douceur qui la surprenait. Ses yeux vifs se reposaient rarement et parfois sa gourde ou sa tranche de venaison demeurait suspendue à ses lèvres, pendant qu'il tournait la tête de côté, pour écouter le moindres bruits de la forêt, car tout désormais lui paraissait suspect. Le mouvement ne manquait jamais de faire oublier à ses hôtes la piquante nouveauté de leur retraite pour leur rappeler les fâcheux incidents qui les avaient forcés à chercher un refuge sous les rochers de cette île autour de laquelle mugissait la grande voix de l'éternelle cataracte.

Tout à coup, on entendit des hurlements lointains, sinistres, multipliés, effrayants. C'était la voix des loups qui, attirés par l'odeur d'une proie à dévorer, remplissaient la forêt de leurs clameurs stridentes. Un instant après, des cris qui semblaient n'avoir rien

d'humain ni de terrestre, domimèrent tous ces bruits. Ces cris pénétrèrent non-seulement dans les cavités de la grotte, mais encore jusqu'au fond des cœurs de ceux qui les entendirent. Ils furent suivis d'un silence aussi profond, que si la cascade, troublée de cette affreuse interruption, se fût arrêtée dans sa course.

—Qu'est-ce ? murmura Nélida éperdue en jetant un regard d'une anxiété inexprimable sur le guide.

—Ce que c'est, ce que ce n'est pas, je ne saurais le dire, répondit le sauvage avec calme ; il y a vingt ans que je cours les bois en écoutant tous les bruits de la forêt avec l'attention d'un homme dont la vie ou la mort dépendent de la finesse de son ouïe, et jamais je n'ai rien entendu de semblable. Je connais le rugissement du jaguar, le sifflement du serpent, le gémissement de la forêt se plaignant comme ferait un homme affligé, le sifflement de la foudre embrassant les vieux arbres, mais ils n'ont rien de semblable à ces clameurs, qui ne peuvent avoir qu'une origine surnaturelle. Mais sortons d'ici et montons sur les rochers ; s'il y a quelque péril qui nous menace, il nous sera plus facile de le conjurer du sommet des rocs qu'au fond de la grotte, qui ne doit nous servir qu'en cas de péril suprême.

On obéit, et toute la société sortant de la grotte éprouva un plaisir subit à changer l'air vicié de cette retraite contre l'atmosphère fraîche et fortifiante qui environnait les tourbillons de la cataracte. Une forte brise semblait pousser le fracas des cascades jusqu'au fond des cavernes où elles s'élançaient avec un bruit pareil aux roulements du tonnerre derrière les collines lointaines. La lune, qui commençait à surgir au-dessus de l'horizon, drapait de ses voiles argentés le sommet des pitons, mais en laissant encore dans l'ombre les anfractuosités où il se cachèrent. Le bouillonnement des eaux, le bruit des rafales du torrent et les hurlements des loups, troublaient seuls le calme d'un paysage aussi tranquille que pouvaient le rendre la nuit et la solitude.

Tous les yeux se fixèrent en vain sur la rive opposée ; ils n'aperçurent que des rochers nus ou des arbres immobiles. C'eût été un plaisir d'admirer les charmes de cette belle nature dans toute autre circonstance ; mais les cris étranges, qui avaient d'abord effrayé la petite troupe, s'élevèrent de nouveau répercutés par les échos d'une manière tellement sinistre que l'horreur glaça le sang dans les veines des plus intrépides. Nélida se sentait tellement terrifiée qu'elle allait s'évanouir, quand le vieux prêtre s'écria :

— Ne craignez rien, je reconnais maintenant ce bruit que je n'avais pu distinguer dans la grotte. C'est le cri d'angoisse poussé par nos chevaux prêts à devenir la proie des loups. J'ai souvent

entendu ce cri sur le champ de bataille, au moment où la souffrance du cheval ou seulement sa terreur arrivent à sa plus haute intensité.

A ces mots, le guide rassuré alla prendre un tison dans le foyer de la grotte, descendit les rochers, et, jetant le brandon au milieu des loups, leur arracha un long hurlement de terreur et les vits s'éloigner rapidement dans la forêt. Mais, en ce moment même, d'autres hurlements, plus affreux encore que ceux des bêtes féroces, s'élevèrent sur les rives de la rivière et remplirent les bois, les grottes, les rochers. On eût dit qu'une bande de démons venait de se répandre de tous les côtés autour de l'île où se cachaient nos fugitifs. C'étaient les sauvages iroquois que les hurlements des loups avaient guidés jusqu'au lieu que nos fugitifs s'étaient choisi pour asile.

Le guide, se sentant découvert, répondit bravement à ces bruyantes clameurs par un cri de guerre et fit ranger sa petite troupe en bataille, derrière chaque angle des rochers. L'action s'engagea au point du jour contre les Iroquois, qui s'étaient eux-mêmes fait des abris des buissons, des arbres, des moindres plis de terrain. Pendant plus d'une heure, les coups de fusils se succédèrent sans relâche, sans amener de résultats, car, de part et d'autre, les combattants avaient trop d'expérience pour se démasquer. Cependant un des sauvages les plus intrépides ayant cherché à gagner le sentier en rampant entre tous les accidents du sol qui pourraient lui servir d'abri, le chasseur canadien abaissa son arme, fit feu, entendit un cri, et vit son homme tomber mort. Des clameurs confuses s'élevèrent aussitôt du milieu des assaillants que ce premier échec exaspéra car ils en tirèrent un mauvais augure. La colère leur ôta la prudence et tous se précipitèrent à l'assaut du sentier qui pouvait seul les conduire jusqu'au lieu où se tenaient les fugitifs. Dès qu'ils eurent atteint les rochers sur lesquels ils bondissaient en poussant des cris farouches, la carabine de l'Indien se leva lentement au milieu des broussailles où il s'était blotti et le plus aventureux de ces démons à peaux rouges tomba d'un roc et roula dans un des ravins de l'île. Pendant ce temps, un autre Iroquois s'était avancé jusqu'au saut de la cataracte et de là dominait toute l'île.

Un nouveau coup de feu partit, le sauvage chancela sur lui-même poussa une clameur de rage, tomba dans le courant, fit encore quelques efforts pour éviter d'être entraîné dans l'abîme, mais, saisi par le tourbillon, il fut enlevé en l'air, les bras étendus, les yeux hors de leur orbite, et, avec la rapidité d'un trait, roula dans le gouffre ouvert sous ses pieds. Une seule clameur de désespoir sortit de l'abîme béant et tout demeura mort comme la tombe.

— Maintenant, continua le guide, qui commençait à s'enflammer, vous autres, tenez-vous prêts à faire feu au commandement ; nous allons expédier bien des peaux rouges ou je ne suis point le fils de mon père.

Un instant de silence affreux suivit ces paroles. Aucune voix humaine ne se mêlait plus au mugissements des chutes ; mais les Iroquois se sentant maîtres du terrain bondissaient, comme des chats-tigres, de rocher en rocher, se rapprochant sans cesse de la grotte. Soudain vingt coups de feu retentirent et vingt sauvages roulèrent dans les gouffres ou dans les flots. Ce fut une consternation indicible. Plus un seul de ceux qui survivaient ne fit un pas en avant.

Il y eut dans la troupe des assaillants un moment d'indécision terrible ; mais la rage l'emportant, ils se remirent bientôt à pousser des cris aussi sauvages que la haine et la vengeance étaient susceptibles d'en inspirer, et dirigèrent des volées de mousqueterie contre les rochers, comme si leur furie impuissante eût voulu les punir d'avoir été témoins de cette catastrophe. Les pierres, les arbres, les buissons furent labourés des balles autour des assiégés. mais ceux-ci étaient si bien à l'abri qu'aucun d'eux ne fut atteint.

Pendant ce temps, le missionnaire avait reconduit Nélida, mourante de terreur, au fond de la grotte où la jeune fille, prévoyant l'affreuse destinée qui l'attendait, si la troupe qui lui servait d'escorte était vaincue, ne tarda pas à s'évanouir. Un instant le guide pénétra dans la caverne, jeta sur elle un regard inexprimable, puis dit au vieux prêtre :

— Il vaut mieux qu'elle soit ainsi que de trembler d'horreur en voyant ou en entendant tout ce qui va se passer.

Sortant aussitôt, l'œil en feu, le visage enflammé, il ajouta, en s'adressant à la petite troupe :

— Amis, laissons-les brûler leur poudre, on fera une belle récolte de plomb après la bataille.

Comme il achevait ces mots, une balle rebondit auprès de lui sur le roc et le fit involontairement reculer d'un pas. Mais la ramassant, il reprit, après l'avoir examinée :

— Cette balle ne peut avoir traversé le rocher ; le plomb qui serait tombé par-dessus n'aurait plus eu assez de force pour s'aplatir ; celle-ci viendrait-elle donc des nuages ?

Il leva les yeux et vit un sauvage niché au sommet d'un chêne tortueux, qui, cherchant à s'épanouir à l'air, avait allongé ses branches supérieures au-dessus de la rivière. Caché en partie par le tronc noueux de l'arbre, l'Iroquois se penchait en avant pour juger de l'effet de son coup.

— Ces enragés escaladraient le ciel pour nous viser, dit le chasseur canadien, et dirigeant son arme vers le malheureux, les feuilles et l'écorce du chêne ne tardèrent pas à voler en éclats ; mais l'Indien répondit à l'attaque par un rire de défi, et envoya en échange un autre balle au chasseur qui l'entendit siffler à quelques ligne de son oreille. Au même instant tous les arbres voisins furent remplis des cris des sauvages qui venaient d'y grimper ; une grêle de balles siffla autour des assiégés, et, cette fois, plusieurs tombèrent.

Un cri de fureur gronda dans la poitrine de l'Indien qui venait de rechercher son arme ; il visa de nouveau l'imprudent qui avait enseigné aux siens ce nouveau moyen d'attaque ; le feuillage s'agita, la carabine de l'Iroquois lui échappa, et lui même, après quelques instants d'efforts inutiles, demeura suspendu entre le ciel et l'eau, les mains crispées sur une branche tortueuse. A cette vue, les assaillants se turent et les yeux des deux partis demeurèrent un instant fixés sur le malheureux qui se balançait à la branche rugueuse. Il ne faisait entendre aucune plainte ; mais, par intervalles, il lançait à ses ennemis des regards où se peignaient les tourments de l'impuissance et la résignation du désespoir.

Enfin une de ses mains se détacha de l'arbre et tomba sans force le long de sa hanche. Il essaya, par un effort désespéré, de ressaisir son point d'appui et, pendant une seconde, crispa cette main dans le vide. L'autre main eut bientôt des convulsions ; les membres de la victime frémirent et se contractèrent, sa tête tomba sur son sein, et son corps, fendant l'air, tomba comme une masse dans les eaux écumantes, dont les flots se refermèrent sur lui et l'engloutirent à jamais. Des rugissements d'inexprimable fureur sortirent, à cet aspect, de toutes les poitrines des sauvages. Les coups de feu partant de tous les arbres voisins recommencèrent et, au bout d'une heure, le guide se trouva seul avec un homme de l'escorte qui accompagnait Nélida et le vieux missionnaire qui veillait sur elle au fond de l'ancre. Plus une seule charge de poudre ne leur restait. Tous deux se précipitèrent alors à travers une grêle de balles qui ne purent les atteindre à cause de la rapidité de leur course. Ils trouvèrent le missionnaire qui accourait à l'entrée au bruit de leurs pas.

— Où en sommes-nous ? fit le vieillard, saisi, à leur aspect, d'une terreur involontaire.

Le sauvage ne répondit qu'en faisant tourner ses doigts autour de son crâne avec un geste si expressif qu'il était impossible au vieillard d'en méconnaître la signification. Ils allaient être scalpés.

— S'il en est ainsi, que la volonté de Dieu soit faite ! s'écria-t-il.

Mon Dieu, prends ma vie ; mais si elle suffit à tes desseins, en retour de mon martyre, sauve au moins les jours de mon enfant chérie.

Nélida, qui depuis un instant était revenue de son long évanouissement, avait tout entendu. S'avançant d'un pas faible vers l'Indien, elle lui dit :

— Si nous devons mourir, pourquoi ce brave jeune homme partagerait-il notre destinée ? A quoi sa mort peut-elle nous servir ? Qu'il fuie ; il le peut encore...

— Pardon, tous les passages sont gardés, soyez-en sûre, ô noble demoiselle ! répondit le chasseur Canadien.

— Alors, jetez vous à la nage, et n'augmentez pas inutilement, par votre mort, le nombre des victimes.

— Il vaut mieux mourir en paix avec soi-même, que vivre avec des remords. J'ai répondu de vous, sur ma vie et mon honneur, au chevalier Louis et au capitaine Robert ; si vous mourez, je veux mourir, afin que jamais homme vivant ne puisse accuser Ulémas de forfaiture.

Ces paroles jetèrent un instant Nélida dans une profonde rêverie ; après quelques minutes de réflexion rapide, relevant tout à coup la tête, elle s'écria :

— Mais vous irez les trouver pour leur apprendre que la fiancée de l'un, l'amie de l'autre, est emmenée prisonnière par les Iroquois dans les forêts du Nord et, peut-être, avec de la promptitude et de la vigilance, ils pourront encore nous sauver.

— Votre avis est sage ; mais moins que jamais je ne puis vous abandonner. Que ce jeune homme se précipite dans les flots, qu'il aille annoncer votre malheur au chevalier ; moi, je veux mourir à vos côtés ou vous sauver. Ce sera cependant pour un autre, ajouta-t-il tout bas en détournant la tête et essuyant une larme. Comme elle l'aime, son chevalier Louis ! Ah ! pour une seule minute de sa tendresse, j'aurais cependant volontiers donné ma vie. Mais je ne suis qu'un Indien, moi !

Se retournant tout à coup vers le jeune homme :

— Consens-tu à remplir ce message, toi ? lui dit-il avec brusquerie

— Oui ! répondit simplement l'Anglais.

— Nous casserons des branches sur notre passage, partout où on nous conduira ; maintenant, fuis !

— Non pas ! s'écria une voix retentissante à l'entrée de la caverne.

Au son de cette voix, l'Indien tressaillit et détourna la tête. Une sorte de géant se tenait debout à l'entrée de la caverne, le tomahawk au poing, le couteau à scalper à la ceinture, un horrible sourire aux lèvres, et une joie foudroyante sur son affreuse figure et dans ses yeux de bête fauve. C'était Alléwémi.

— Le meurtrier de mon père Oskouï ! s'écria le jeune homme. Ah ! par le Dieu des batailles, ton dernier jour a lui.

— Renégat ! qui s'est vendu aux blancs, murmura le géant d'une voix méprisante.

— J'espérais te trouver parmi eux, reprit Ulémas et je ne me suis pas trompé.

Puis, se penchant vers le jeune Anglais :

— Fuis, lui dit-il dans la langue d'Albion, pendant que je vais l'attaquer.

Et fondant sur son antagoniste avec autant d'adresse que de célérité, il le saisit dans ses bras, pendant que son compagnon franchissait l'entrée de la grotte et tombait dans les flots où il disparut sans avoir été aperçu par les Iroquois. Alléwémi et Ulémas s'étaient entretemps saisis corps à corps, et, sous les yeux de la jeune fille éperdue et du vieux prêtre, se livraient un combat où la vie de l'un deux resterait sans doute. Longtemps cette lutte atroce se prolongea silencieuse. Le missionnaire, ayant voulu courir au secours du jeune homme, fut renversé au milieu de la caverne d'un coup de poing qui l'étourdit. Enfin les nerfs du fils d'Oskouï se détendirent, il roula sur le sol à demi suffoqué ; l'Iroquois lui appuya un genou sur la poitrine, saisit la touffe de chevelure qui couvrait le sommet de sa tête d'une main et prenant le couteau à scalper qui pendait à sa ceinture de l'autre, il lui dit :

— Réjouis-toi, fils d'Oskouï, tu vas aller rejoindre ton père et ta mère dans le pays des âmes.

— Langue de vieille femme, agis comme un homme et ne prononce pas tant de paroles dénuées de sens, répondit Ulémas.

Nélida voyant briller l'arme fatale, poussa un cri affreux, et dit :

— Mais il était donc mon frère ?

— Un de tes frères, dit Alléwémi ricanant.

— Moi, son frère ? murmura Ulémas.

— Son frère ! et tu vas mourir.

— Que le grand Esprit me venge alors d'un monstre comme toi ! répondit le jeune homme qui ferma les yeux pour mourir.

Mais déjà Nélida était tombé aux pieds du bourreau et le suppliait de laisser la vie au fils de sa mère.

— M'accorderas-tu tout ce que j'exigerai de toi, fit Alléwémi avec un ricannement infernal, si je consens à ta prière ?

— Je le jure, fit Nélida, sans réfléchir.

— Qu'il soit donc libre, mais songe bien que sa vie va me répondre de l'exécution de ta promesse.

Il se releva, fit enchaîner ses prisonniers, défendant de faire tomber un seul cheveu de leur tête, sous peine de mort ; puis, satisfait de lui-même, il se dit avec une effroyable joie :

— Quand je l'aurai rendue plus vile que la dernière des esclaves, j'acheverai d'assouvir ma vengeance, en les tuant tous trois.

T. L.

(A continuer.)

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Contes Populaires, par Paul Stevens. In-vo., 250 pages.—Ottawa, G. E. Desbarats, Imprimeur-Editeur, 1867. Prix \$1.00 ; en vente chez tous les libraires.

La *Revue Canadienne* est un peu arriérée dans ses comptes avec les auteurs ou les éditeurs qui veulent bien croire aux petits services de sa publicité. Elle s'acquittera, nous l'espérons, sous peu et loyalement.

Dans le grand nombre de livres et brochures dispersés sur notre table, et dont la fraîche couverture et les feuilles non coupées provoquent le compte rendu, nous nous arrêtons aujourd'hui avec complaisance sur l'œuvre d'un écrivain qui s'est fait l'ami de tout le monde par le tour simple et charmant de son talent.

Quoique nous ne puissions aujourd'hui que saluer tout juste l'apparition de son livre, nous le faisons de grand cœur. C'est un ouvrage honnête, écrit avec verve et *humour* ; et si nous ajoutons qu'il sort de l'atelier qui a déjà publié *Les Voyages de Champlain*, les *Essais Poétiques*, la *Mère Marie de l'Incarnation*, les *Chansons Populaires*, les *Anciens Canadiens*, etc., etc., ce sera assez dire que la forme fait honneur au fond.

Nous détachons du livre la préface de l'auteur :

“ Tous ceux qui font plus ou moins un livre, dit-il, ont coutume de faire plus ou moins une préface servant sinon de justification du moins d'explication—quant au but qu'ils se sont proposés d'atteindre.

“ Assez souvent cette espèce de vestibule que l'architecte littéraire a construit avec tant de soins, disons même avec tant d'orgueil, ne répond guère aux étroites dimensions de son édifice, et l'on se demande, à bon droit, après avoir lu ces pages préliminaires qui promettaient tant, et ont tenu si peu, si l'auteur a voulu mystifier tout le monde sans même excepter sa propre individualité.

“ Or donc, nous pensions à tout cela, et nous allions—nous aussi,—essayer de chanter notre

Arma virumque cano.....

lorsque nous nous sommes rappelé, fort à propos, une préface toute faite

que nous avons déjà eu l'honneur de lire en public, il y a quelques années, en guise d'introduction à notre premier conte.

“ Pour couper au plus court, nous ne pourrions mieux faire que la répéter aujourd'hui, car, —quoiqu'elle ne soit pas de nous—elle reproduit de tout point, notre manière de voir, de penser et d'agir.

“ D'ailleurs, modestie à part, nous ne l'écririons pas mieux.

“ Eclairer les esprits, ennoblir les cœurs, tels doivent être les deux buts de la littérature.

“ Tous les charmes de l'art d'écrire, toutes les ressources d'une féconde imagination, tous les ornements ingénieux du langage, qui ne voilent nos pensées que pour les faire paraître plus belles, doivent être employés à rendre les hommes meilleurs. Abuser de l'éclat du talent pour embellir le vice et exciter de mauvaises passions, c'est se rendre coupable d'une sorte de sacrilège. Berce ses lecteurs sans les instruire, leur plaire sans les toucher, c'est profaner le talent qui est un don du Ciel, c'est refuser la noble mission que l'écrivain doit accomplir ici-bas. Sans doute, l'art est un délassement. La littérature peut, comme la peinture et la musique, servir à reposer l'esprit fatigué par des études difficiles, par les soucis de la vie, par les travaux de chaque jour; mais la poésie serait bien frivole si elle se contentait d'amuser, si, tout en récréant, elle ne donnait pas de sages leçons que ses attraits rendent plus aimables. Le précepte d'Horace sera éternellement vrai : *“ Le parfait littérateur est celui qui est aussi utile qu'agréable.”*

“ La doctrine de l'art pour l'art, fausse et funeste, en tous temps, serait aujourd'hui plus fâcheuse que jamais. Lorsque tant d'esprits sont pleins de rêves absurdes et de chimériques systèmes, lorsque les principes qui forment la base de l'ordre social sont ébranlés, lorsque la Religion perd son influence, la famille sa beauté antique, l'honneur son prestige, l'autorité le respect qu'on lui doit, ceux qui ont reçu de Dieu les dons de l'intelligence et les talents littéraires, sont coupables s'ils ne travaillent pas de tout leur pouvoir à faire connaître la vérité, à faire aimer la vertu. Quand des barbares armés des sophismes les plus dangereux menacent la société, il faut parler, il faut écrire dans un autre but que celui d'arranger des mots, de pondérer des phrases, de dérouler des images pour caresser l'oreille ou flatter l'imagination. Tout littérateur qui a la conscience de sa dignité, doit se regarder comme un soldat. Son devoir est de combattre le mensonge; qu'importe que ses armes ne soient pas brillantes, pourvu qu'elles soient solides!

“ Toute œuvre littéraire peut servir au triomphe des idées morales, la poésie aussi bien que les travaux scientifiques, les fictions aussi bien que les travaux d'histoire. Tel lecteur qu'un livre sérieux épouvante se laissera gagner par une attachante fiction qui saura l'émouvoir. La douce voix des poètes pourra toucher le cœur de ceux qui ne veulent pas écouter la voix grave des historiens. S'ils se proposaient tous la même fin, les littérateurs, animant d'une commune pensée leurs œuvres diverses, atteindraient toutes les classes, tous les âges et tous les goûts, et de mille manières exerceraient un magnifique apostolat.”

“ Nous n'avons rien à ajouter à ces nobles et éloquentes paroles, car le but de notre œuvre y est clairement expliqué, mais nous dirons simplement —pour excuser l'audace de l'avoir entreprise,—que Plutarque et César n'ont pas cru indigne de laisser un recueil d'anecdotes, et qu'un évêque

illustre, Saint François de Sales, conseillait jadis à Mgr. de Belley " de composer un livre de contes attrayants qui fit moins rechercher de funestes lectures."

" S'il faut en croire le savant Rivarol, " les contes sont l'esprit des vieillards et le charme des enfants."

" Et qui ne se rappelle l'aveu si naïf, si plein de bonhomie de La Fontaine, ce conteur par excellence :

" Si Peau d'âne m'était conté,
" J'y prendrais un plaisir extrême."

" En voilà assez, croyons-nous, pour nous justifier.

" Si maintenant nos humbles récits peuvent fournir une agréable création à la jeunesse, et dérider même parfois l'homme le plus grave ; s'ils peuvent contribuer, dans nos campagnes, à faire s'écouler joyeuses et instructives les longues heures de nos veillées d'hiver, nous n'aurons pas entrepris une œuvre inutile, et notre livre aura sa raison d'être.

" Nous n'oserions point cependant nous flatter d'avoir réussi, encore moins de plaire à tout le monde. Peut-être même—le dirons-nous—ces contes, ces pauvres contes si inoffensifs et si timides, serviront-ils de prétexte aux piqures malveillantes de certains méchants petits frelons aussi mal élevés que très peu littéraires.

" N'importe !..... Quel que soit le vent, ouvrez vos ailes, mes pauvres petits ! et partez gaiement. Tenez, pour adoucir les regrets du départ, et pour vous donner bon courage, écoutez bien ces belles strophes d'un frère en poésie de là-bas :

" Que le bon Dieu vous guide en votre itinéraire !
Plus d'un cuistre sournois, braconnier littéraire,
Par la neige mouillé,
Mais heureux de pouvoir faire une vilénie,
Derrière son buisson s'embusque en compagnie
De son fusil rouillé.

" Plus d'un chasseur aussi guette votre passage,
Plus d'un jeune écolier, plus d'un grimaud peu sage,
Qu'on vient de culotter,
Certain qu'on n'ira pas lui tailler des croupières,
Là-bas sur le chemin, a ramassé des pierres,
Il va vous les jeter.

" De tous les jeux cruels l'enfance est affolée.
Tout gamin fait la guerre à toute chose ailée,
Oiseaux ou papillons.
Evitez ces cailloux, petits, dans vos voyages,
Et prenez votre vol, là-haut où les nuages
Ouvrent leurs pavillons."